

DANS LE MÊME CHARISME...

avec responsabilité

COMPAGNIE DE SAINTE URSULE
INSTITUT SECULIER DE SAINTE ANGELE MERICI
FEDERATION
www.istitutosecolareangelamerici.org
e-mail: fed.comp@libero.it

50° de la Fédération



Ouvertes
à la mondialisation

CONGRÈS INTERNATIONAL
Casa San Giuseppe
San Marino 22-26 juillet 2008

ACTES

SOMMAIRE

| | | |
|--|------|----|
| Introduction | page | 5 |
| <i>BIENVENUE AUX PARTICIPANTS</i> Maria Razza | pag. | 7 |
| <i>NOUS RENDONS GRÂCE A DIEU</i> Mgr Adriano Tessarollo | pag. | 10 |
| <i>OUVERTURE À LA MONDIALISATION</i> Mgr Aldo Giordano | pag. | 19 |
| Conclusion | pag. | 62 |
| La fête du 50^{ième} de la Fédération ...quelques photos... d'hier et d'aujourd'hui | pag. | 65 |

INTRODUCTION

...tant que le monde durera

« Tenez ceci pour certain : cette Compagnie a été directement plantée par sa sainte main, et il n'abandonnera jamais cette Compagnie tant que le monde durera. »
(T 11, 6-7)

Avec cette expression prophétique de Sainte Angèle, le Président de la Fédération a commencé et conclu le Congrès international **«OUVERT A LA MONDIALISATION»** qui s'est déroulé à S. MARINO du 22 au 26 juillet 2008.

...Tant que le monde durera, le Seigneur n'abandonnera pas la Compagnie plantée de sa main : *tenons-le pour certain, croyons, ne doutons pas.*

La Compagnie dans le monde, dans les différents continents, est soutenue par la main de notre commun *Amatore*, elle est enracinée dans le Christ Crucifié et Ressuscité. Cette certitude n'est pas une pure illusion, il veut toute notre participation, tout notre engagement ...mais il nous offre espérance et confiance.

La Compagnie ne connaîtra jamais l'abandon mais elle goûtera toujours ce don de l'appartenance et de l'accompagnement aimant du Christ.

...Tant que le monde durera, à nous il donnera de croire, d'espérer, de renouveler notre confiance *parce que nous verrons des choses admirables sans aucun doute, parce que Sainte Angèle nous le déclare.*

Combien de choses admirables...la Compagnie nous a offertes en 500 ans d'histoire, combien de choses admirables a su nous offrir la Fédération par ces 50 années d'unité dans le même charisme.

...Tant que le monde durera, les filles de Sainte Angèle qui vivent dans le monde sauront être ouvertes à la mondialité, elles sauront conjuguer contemplation et action, ainsi que Cozzano le définit pour les premiers disciples de Sainte-Angèle : *en restant dans le monde ils participent à la vie active, ils apprennent la vie contemplative et de manière admirable ils unissent l'action à la contemplation.*

...Tant que le monde durera, c'est pour chacune de nous la réalité à vivre, dans la capacité d'affronter le pluralisme, avec la conscience sereine de notre identité, ouvertes au dialogue, à la communion, à l'amour.

...Tant que le monde durera, il engage chacun de nous à bien vivre notre temps et notre histoire, sans regrets, avec responsabilité.

Nos petites actions, notre petit monde s'ouvre aux grandes idées et aux grands problèmes. Nous ne pouvons pas et nous ne devons pas nous retirer, nous en désintéresser. Si à la *Bonne Nouvelle* de l'Évangile nous unissons la spiritualité méricienne nous serons capables, nous aussi, de demeurer et de construire un monde différent, plus vrai, plus beau, meilleur.

Le Congrès de la Fédération nous a ouvert les yeux, il nous a réchauffé le cœur, il nous a élargi le regard.

Remercions ceux qui nous ont accompagnés dans ces journées de Saint Marin. Nous accueillons maintenant les actes de ce congrès comme un ultime cadeau pour celui qui a participé et celui qui a dû renoncer par nécessité, cadeau qui nous aide à réaliser notre charisme dans le temps et l'histoire... ouvrons-nous à la mondialisation...

Bonne lecture et bonne formation !

Caterina Dalmasso



BIENVENUE AUX PARTICIPANTS

**Maria Razza Présidente
de la Fédération**

Je suis heureuse de vous souhaiter la bienvenue dans cette Maison qui nous accueille pour notre Congrès International.

Ce matin nous avons déjà eu des moments d'échange fraternel et nous nous sommes retrouvés pour faire mémoire, dans la prière, du 50e anniversaire de la Fédération.

Dans le Sanctuaire du Cœur Immaculé de Marie, sous le tendre regard de la Mère du Seigneur, nous avons rappelé personnes, situations, moments de joie et de difficulté qui ont constitué l'histoire de ces 50 ans... et... peut-être beaucoup plus, si nous considérons la période difficile et féconde qui a précédé le décret « Vetustum et Praeclarum Institutum » .

Nous savons combien d'études et de recherches ont été faites par les Supérieur(e)s depuis la première rencontre en 1940 à Brescia. Travail qui a été repris plus fréquemment et régulièrement de 1951 jusqu'à 1958, année de la « constitution et approbation » de la Fédération et des premières Constitutions.

Ce furent des années d'échanges intenses parmi les Compagnies pour trouver le bon statut juridique qui correspondait au charisme originaire, donné par Dieu à notre Sainte Mère et Fondatrice Angèle Mérici, et qui était en mesure de faire exprimer aux membres les justes modalités pour vivre fidèlement selon les temps !

Nous exprimons notre gratitude à ceux et celles qui ont travaillé et même souffert... pour atteindre ce « résultat » !

Nous sommes reconnaissantes surtout envers l'Eglise qui, sans aucun doute sous l'action du Saint-Esprit, a « saisi » notre physionomie et a défini avec compétence notre appartenance aux Instituts Séculiers.

Maintenant nous sommes ici pour rappeler notre histoire et... regarder en avant !

Avec joie et émerveillement nous observons le chemin de la mondialisation que notre Institut fédéré, depuis des années, a commencé à parcourir et nous souhaitons que ce chemin se poursuive dans l'avenir... selon les désirs de Dieu et la promesse de Sainte Angèle : *Tenez pour certain que cette Règle a été directement plantée par sa sainte main, et qu'il n'abandonnera jamais cette compagnie tant que le monde durera... Je sais ce que je dis.* (Dernier Legs 12, 6-7))

Notre Congrès veut nous aider à mieux connaître les dynamiques, les occasions et les difficultés que le thème de la mondialisation suscite en nous, comment il nous pose des défis et des perspectives pour la vie sociale et les rapports dans notre monde « globalisé »....

Je ne peux en dire plus : le désir du Conseil, qui a pensé à une mise à jour et à un parcours de formation pour les prochaines années, a cru opportun de demander de l'aide à une personne « experte » en la matière.

Monseigneur Aldo Giordano, par sa réflexion, nous a déjà introduites à l'assemblée électorale de 2006. A cette époque-là il nous avait offert, avec joie et compétence, son expérience multiple et riche. Il nous disait son souhait que « la nôtre ne soit pas une simple réflexion théorique sur l'évangélisation

mais une véritable expérience de rencontre avec le Ressuscité ».

Ce que nous souhaitons en cette occasion : être plus attentives et conscientes à ce qui advient dans la période historique où nous vivons notre « Petite Histoire d'Institut » ; mais cela ne doit pas faire passer au second plan notre appel à rencontrer le ressuscité à chaque moment de notre vie suivant l'appel que le Seigneur nous a réservé !

Nous désirons nous rendre toujours plus ouvertes à la mondialisation en accueillant et en valorisant les modalités, connaissances, formes et styles de vie des sœurs qui viennent d'« autres » peuples et qui partagent avec nous le même charisme : pour cela nous cherchons de l'aide afin de mieux les connaître et les comprendre !

Monseigneur Aldo Giordano a rendu un grand service comme secrétaire du Conseil des Conférences épiscopales européennes, charge que maintenant il a abandonné pour répondre à un nouvel appel: sa nomination comme observateur permanent du Saint-Siège auprès du Conseil de l'Europe à Strasbourg.

Nous savons que, en vue de ce nouveau service, il lui a été demandé de se libérer des engagements acceptés précédemment !

Il a voulu garder, non sans fatigue, l'animation de notre Congrès et pour ceci nous nous sentons émues et honorées par sa fidélité et nous l'assurons de notre prière pour que le Seigneur rende fécond son nouveau service pour le Royaume de Dieu.

**MERCI A DIEU, POUR LES 50 ANS
DE LA NAISSANCE DE LA FEDERATION,
INSTRUMENT D'OUVERTURE A LA
MONDIALISATION**



**Conférence
d'introduction de Mgr
Adriano Tessarollo
Assistant du Conseil
de la Fédération**

Vous avez répondu à un appel particulier à suivre le Seigneur à travers la consécration dans la laïcité. Nous savons combien est difficile aujourd'hui, le témoignage évangélique dans le monde.

La nouvelle évangélisation

La consécration séculière est une des voies de l'Évangile particulièrement importante pour l'Église du troisième millénaire dans sa mission d'annoncer l'Évangile et d'en témoigner à toute l'humanité.

Il s'agit de combiner le « toujours » et le « nouveau » de l'Évangile pour l'offrir aux nouvelles demandes et nouvelles situations des hommes et des femmes d'aujourd'hui. Il est donc urgent de proposer le cœur ou le centre de l'Évangile comme « nouvelle éternellement bonne », riche de vie et de sens pour l'homme, comme annonce capable de répondre à ses attentes : le sens de la liberté, le mystère de la vie et de la mort, l'amour et la souffrance, le travail et la fête. De là doit partir et doit aboutir le chemin de la nouvelle évangélisation, pour

évangéliser la vie et le sens de la vie, l'exigence de liberté et de subjectivité, la manière d'être dans le monde et le rapport aux autres. Nous pouvons même dire que *la vocation est le cœur de la nouvelle évangélisation au seuil du 3^{ème} millénaire* en tant qu'appel de Dieu à l'homme pour une nouvelle époque de la vérité et de la liberté et pour une nouvelle éthique de la culture et de la société humaine.

La nouvelle sainteté

Dans ce processus d'inculturation de la Bonne Nouvelle, la Parole de Dieu est compagne de voyage ; elle rencontre l'homme sur ses chemins de vie pour lui révéler le projet du Père comme condition de son bonheur. Et c'est exactement la parole qui vient de la Lettre de Paul aux chrétiens de l'Église d'Éphèse, qui aujourd'hui nous conduit à découvrir ce qui n'est peut-être pas immédiatement visible à première vue, mais est aussi un évènement, est un don, une nouvelle vie : « Ainsi, vous n'êtes plus des étrangers, ni des émigrés ; vous êtes concitoyens des saints, vous êtes de la famille de Dieu. » (Eph 2, 19)

Nous avons besoin de personnes capables de *dialogue culturel et de charité* pour transmettre le message chrétien dans le langage de notre société ; nous avons besoin de *professionnels et de personnes simples* capables d'imprimer facilement dans la vie civile, les relations de travail et d'amitié, la transparence de la vérité et l'intensité de la charité chrétienne ; nous avons besoin de *femmes* qui redécouvrent dans la foi chrétienne la possibilité de vivre pleinement leur génie féminin ; nous avons besoin de nouveaux *confesseurs* de la foi et de la beauté de croire, des *témoins* qui soient des *croyants crédibles*, courageux jusqu'au sang ; nous avons besoin de *vierges* qui ne le soient pas seulement pour elles-mêmes mais qui sachent indiquer à tous et à toutes la virginité qui est dans le cœur de chacun et qui conduit immédiatement à l'éternelle source de tout amour.

Notre terre est avide de personnes saintes, passionnées par l'Église et le monde et qui sachent présenter au monde une Église libre, ouverte, dynamique et plus proche de la souffrance des personnes, accueillante à tout le monde, promotrice de la justice, attentive aux pauvres, non préoccupée par sa minorité numérique, non effrayée par le climat social de déchristianisation (réel, mais peut-être pas aussi radical et général), ni par le manque de résultat (souvent seulement apparent).

Ce sera la nouvelle sainteté capable de réévangéliser !

Un discours nouveau sur la vocation et sur les vocations, sur la culture et sur la pastorale s'impose.

Vocation et vocations

Comme la sainteté qui est pour tous les baptisés dans le Christ, il existe une vocation spécifique pour tout ce qui vit. La première est enracinée dans le baptême, la seconde est connectée au simple fait d'exister. La vocation est la pensée prévoyante du Créateur sur la créature unique ; elle est son idée-projet, comme un rêve cher à Dieu, un rêve différent et spécifique pour chaque créature. L'être humain est en effet « appelé » à la vie et quand il vient à la vie, il porte et se trouve en lui l'image de celui qui l'a appelé.

La vocation est une invitation divine à se réaliser selon cette image, et elle est unique et irremplaçable parce que cette image est inépuisable. Chaque créature dit et est appelée à exprimer un aspect particulier de la pensée de Dieu. Là, elle trouve son nom et son identité, sa liberté et son originalité. Par conséquent, si chaque être humain a sa vocation dès le moment de sa naissance, il existe dans l'Église et dans le monde différentes vocations qui, sur le plan théologique, expriment la ressemblance divine imprimée dans l'homme. Sur le plan pastoral-ecclésial, elles répondent aux différentes exigences de la nouvelle évangélisation en enrichissant la dynamique et la communion ecclésiale. L'Église est comme un jardin fleuri,

avec une large variété de dons et de charismes, de mouvements et de ministères. D'où l'importance du témoignage de communion, de l'abandon de tout esprit de compétition. Nous avons besoin de l'ouverture à de nouveaux charismes et ministères, autres que ceux d'aujourd'hui. La valorisation et la place du laïc est un signe des temps qui est encore en partie à découvrir. Il se révèle de plus en plus fructueux.

Ces éléments ont peu à peu pénétré la conscience des croyants. Ils sont une composante de la nouvelle évangélisation : la culture de la vie et l'ouverture à la vie, le sens de la vie mais aussi de la mort, de la gratitude, le mystère, la conscience de l'inachèvement de l'homme et son ouverture à la transcendance, la disponibilité à se laisser appeler par un autre (ou Autre) et à se laisser interpeller par la vie, la confiance en soi et dans le prochain, la liberté de se laisser émouvoir face au don reçu, face à l'affection, à la compréhension, au pardon, découvrant que ce qui est reçu est toujours immérité et dépasse sa propre mesure et est source de responsabilité à l'égard de la vie. Fait encore partie de cette culture des vocations la capacité à rêver et à désirer cet émerveillement qui permet d'apprécier la beauté et de la choisir pour sa valeur intrinsèque, parce qu'il rend la vie belle et vraie, cet « altruisme » qui n'est pas seulement solidarité d'urgence mais découle de la découverte de la dignité de chaque frère. En particulier, il nous faut retrouver le courage et le goût pour les grandes questions, celles qui ont trait à son avenir : *ce sont les grandes questions, en effet, qui rendent grandes même les petites réponses*. Mais ce sont les petites réponses de tous les jours qui provoquent les grandes décisions, comme celle de la foi. Ces réponses sont un ensemble de valeurs que l'on doit faire passer de plus en plus de la conscience ecclésiale à la responsabilité civile.

Le Christ modèle de toute vocation

Le Christ qui est le nouvel Adam, la révélation du mystère du Père et de son amour, manifeste pleinement l'homme à lui-

même et lui révèle sa vocation suprême. *Le Christ est le projet de l'homme*. Ce n'est qu'après avoir reconnu que Jésus est le Seigneur, sous l'action du Saint-Esprit (1cor 12,3) que le croyant peut accueillir la vie de la nouvelle communauté des croyants : « Il y a diversité de dons mais c'est le même Esprit ; diversité de ministères, mais c'est le même Seigneur ; divers modes d'action, mais c'est le même Dieu qui produit tout en tous. » (1cor 12, 4-6).

A la lumière de l'Esprit les dons sont l'expression de Son infinie « *gratuité* ». A lumière du Christ les dons vocationnels sont les « *ministères* ». Ils expriment sous des formes diverses de service ce que le Fils a vécu jusqu'au don de sa vie. A la lumière du Père les dons sont des « *opérations* », parce que de Lui, source de la vie, chaque être libère son dynamisme de créature. L'Église reflète donc, comme une icône, le mystère de Dieu Père, Fils et Saint-Esprit.

L'amour, vocation de tout homme

L'amour est le sens plénier de la vie. Dieu a tant aimé l'homme qu'il lui a donné sa propre vie et lui a permis de vivre et d'aimer de façon divine. Dans cet excès d'amour, l'amour des origines, l'homme trouve sa vocation radicale, qui est « vocation sainte » (2 Tim 1,9), et découvre son identité unique, qui le fait ressembler à Dieu, « à l'image du Saint » qui l'a appelé (1P 1,15). « En créant l'humanité à son image – commente Jean-Paul II – Dieu inscrit dans l'humanité de l'homme et de la femme, la vocation, et donc la capacité et la responsabilité de l'amour et de la communion. L'amour est donc la vocation fondamentale et innée de tout être humain. ».

L'appel du Baptême

Cette vocation à la vie et à la vie divine est célébrée dans le baptême. Dans ce sacrement, le Père se penche avec tendresse sur la créature, fils ou fille de l'amour d'un homme et d'une femme, pour bénir le fruit de cet amour et en faire pleinement

son fils. Dès lors, la créature est appelée à la sainteté des enfants de Dieu. Rien ni personne ne pourra jamais effacer cette vocation..

Par la grâce du Baptême, Dieu le Père manifeste que lui et lui seul, est l'auteur du plan du salut, dans lequel chaque être humain trouve son rôle personnel. Son action est toujours première, antérieure, elle n'attend pas l'initiative de l'homme, elle ne dépend pas de ses mérites, n'est pas configurée à ses mérites ou ses dispositions.

La vie chrétienne prend ainsi le sens d'une expérience de réponse : elle devient une réponse responsable afin de développer une relation filiale avec le Père et une relation fraternelle dans la grande famille des enfants de Dieu. Le chrétien est appelé à favoriser, par l'amour, ce processus d'assimilation avec le Père qui s'appelle vie théologique.

Le Fils appelle à sa suite

Si l'homme est appelé à être fils de Dieu, personne mieux que le Verbe incarné ne peut parler à l'homme de Dieu et donner l'image réussie de son Fils. Pour cela, le Fils de Dieu est venu sur cette terre, a appelé à Le suivre, à être comme lui, à partager Sa vie, Sa parole, Sa pâques de mort et résurrection ; et carrément ses sentiments ou dispositions.

A quoi appelle Jésus ? A le suivre pour être et agir comme lui. Plus précisément à vivre la même relation que Lui avec le Père et les hommes : accueillir la vie comme un cadeau des mains du Père pour « perdre » et transmettre ce don à ceux que le Père lui a confiés.

Chaque appel est un *signe* de Jésus : en quelque sorte Son cœur et Ses mains continuent à embrasser les petits, à guérir les malades, à réconcilier les pécheurs et à se laisser clouer en croix pour l'amour de tous. Etre pour les autres le cœur du Christ, est le visage mûr de toute vocation. Pour cela, le Seigneur Jésus est *le formateur* de ceux qu'il appelle, le seul qui peut forger leurs propres sentiments. Chaque disciple, en

répondant à son appel et en se laissant former par Lui, exprime les traits les plus authentiques de son choix.

L'Eucharistie : la consigne pour la mission

Dans toutes les catéchèses de la communauté chrétienne des origines, le caractère central du mystère pascal est clair : annoncer le Christ mort et ressuscité. Dans le mystère du pain rompu et du sang versé pour la vie du monde la communauté des croyants contemple la manifestation suprême de l'amour, la vie donnée du Fils de Dieu. Pour cette raison, dans la célébration de l'Eucharistie, « sommet et source » de la vie chrétienne, est célébrée la révélation la plus grande de la mission de Jésus dans le monde ; mais en même temps, on célèbre aussi l'identité de la communauté ecclésiale convoquée pour être envoyée, appelée pour la mission.

L'attention à toutes les vocations

Le même discernement et le même soin de la communauté chrétienne va être accordé à toutes les vocations, tant celle de la tradition de l'Eglise que celles des nouveaux dons de l'Esprit : la consécration religieuse dans la vie monastique et dans la vie apostolique, la vocation laïcale, le charisme des instituts séculiers, les sociétés de vie apostolique, la vocation au mariage, les différentes formes d'agrégation-association de laïcs liés à des instituts religieux, les vocations missionnaires, les nouvelles formes de vie consacrée.

Une Eglise est vivante si l'expression des différentes vocations est riche et variée. Dans des temps comme les nôtres, on a besoin de prophétie, il est judicieux d'encourager les vocations qui sont un signe particulier de « ce que nous serons et qui n'est pas encore révélé » (1Jean 3,2), comme les *vocations de consécration particulière* ; mais il est aussi sage et essentiel de promouvoir l'aspect prophétique typique de chaque vocation chrétienne, y compris les laïcs, afin que

l'Église soit de plus en plus face au monde, un signe des choses à venir du Royaume qui est « déjà maintenant et pas encore ».

Marie, mère et modèle de toute vocation

Il est une créature dans laquelle le dialogue entre la liberté de Dieu et la liberté de l'homme se passe de manière parfaite, de telle sorte que les deux libertés puissent interagir, réalisant pleinement le projet vocationnel. Marie est une créature qui nous est donnée afin que nous puissions contempler un design parfait de vocation, ce qui devrait se réaliser en chacun de nous. Marie, l'image réussie du rêve de Dieu pour la créature ! Elle est créature comme nous, un petit fragment où Dieu a pu transférer tout son amour divin ; espoir qui nous est donné afin qu'en la contemplant, nous puissions, nous aussi, accueillir la Parole afin qu'elle se réalise en nous. Saint Bernard en commentant le message de l'Ange Gabriel a déclaré : « Ce n'est pas une vierge trouvée au dernier moment, ni par hasard mais elle a été choisie dès le commencement, le Tout-puissant l'a prédestinée et l'a préparée. » saint Augustin s'en fait l'écho : « Avant le Verbe est née la Vierge, il l'avait déjà prédestinée comme sa mère. »

Marie est l'image du choix divin de toute créature, choix qui est de toute éternité, choix libre et souverain, mystérieux et aimant. Choix qui va régulièrement au-delà de l'image que la créature peut avoir d'elle-même qui lui demande l'impossible et lui demande seulement une chose : le courage de faire confiance.

Mais la Vierge Marie est aussi le modèle de la *liberté humaine* face à ce choix. Elle est le signe de ce que Dieu peut faire lorsqu'il trouve une créature libre d'accueillir sa proposition. Libre de dire son « oui », libre de cheminer dans le pèlerinage de la foi qui sera aussi celui de sa vocation de femme appelée à être la Mère du Sauveur et la Mère de l'Église. Ce long voyage sera achevé au pied de la Croix, à travers un « oui » encore plus mystérieux et douloureux, la

rendant pleinement Mère, puis de nouveau dans la chambre haute, où elle engendre et continue aujourd'hui encore à construire, avec l'Esprit, l'Église et toute vocation.

Marie, enfin, est l'image de la *femme* pleinement réalisée, synthèse parfaite du génie humain et de l'imagination de l'Esprit qui, en elle, trouve et choisit l'épouse, vierge mère de Dieu et de l'homme, fille du Très-haut et mère de tous les vivants. En elle, toute femme trouve sa vocation de vierge, épouse, mère !

Dans la prise en charge éducative de nos communautés, il nous faut être attentif à deux choses :

d'un côté il s'agit de rendre explicite et vigilante la conscience éducative vocationnelle auprès des personnes qui sont déjà appelées à agir dans la communauté à côté des enfants et des jeunes (prêtres, religieux, laïcs);

de l'autre côté il faut encourager la « *ministérialité* » *éducative de la femme* afin qu'elle soit à côté des jeunes, une figure de référence et une guide sage. En fait la femme est largement présente dans les communautés chrétiennes et l'on connaît la capacité intuitive du « génie féminin » et la vaste expérience des femmes dans l'éducation (famille, école, groupes, communautés).

La contribution des femmes doit être considérée comme très précieuse pour ne pas dire décisive, en particulier auprès des jeunes femmes. Différente de celle des hommes parce qu'elle nécessite une réflexion plus attentive et spécifique ; il faut aider chaque femme à découvrir sa propre « vocation » c'est-à-dire sa manière d'être une femme croyante en Christ. Elle peut pour cela se référer aux figures féminines, personnelles et communautaires, capables de donner des modèles concrets et des valeurs.

OUVERTES À LA MONDIALITÉ¹



**Relations de
Mgr Aldo Giordano
Invité spécial
et observateur
permanent
du Saint-Siège
au Conseil de l'Europe à
Strasbourg**

En juillet 2006, j'ai déjà eu la joie de rencontrer à Rocca di Papa les participants à l'assemblée de la Compagnie de Sainte Ursule. Je suis heureux de cette nouvelle occasion qui nous est offerte de vivre ensemble une expérience de communion. Les réflexions que je vous proposerai ces jours-ci reprennent en les approfondissant des thèmes déjà abordés à cette occasion.

Je vais tenter de préciser le sens du thème que nous allons traiter. Lorsque nous nous demandons quel type de témoignage chrétien et de vie consacrée est capable de donner un futur à l'Europe et au monde, nous devons garder un horizon grand ouvert. Car si, en abordant un problème particulier, nous l'approchons de nos yeux, il se met à grossir et finit par occuper tout l'horizon. La lumière nous manque. En revanche, si nous parvenons à éloigner un peu ce problème de nos yeux et à le situer dans son horizon, il se rapetisse et se relativise, en retrouvant sa place dans le cadre qui est le sien. Ainsi, nos yeux demeurent libres de voir où se trouvent les vraies racines du problème et les solutions possibles. Pour les problèmes historiques et ecclésiaux qui se présentent à nous aujourd'hui, l'horizon en jeu est l'Europe et le monde.

¹ Questo testo è provvisorio, strumentale al parlato.

L'horizon grand ouvert que nous devons considérer est d'abord celui de l'évangile et de la vie de communion ecclésiale des croyants. C'est pourquoi je voudrais que notre rencontre ne se limite pas à une réflexion théorique sur la mondialité et sur le rôle du christianisme, mais qu'elle soit plutôt une expérience authentique de ce que signifie être Église catholique (universelle) et être chrétien. Le Ressuscité nous a promis qu'il nous « précèdera en Galilée », autrement dit qu'il nous précèdera là où nous vivons, là où nous allons. Nous avons ainsi la certitude que le Ressuscité est parmi nous aujourd'hui, et qu'il est déjà là où le monde est appelé à se diriger demain : le Ressuscité nous précède et nous attend.



I.

L'EUROPE ET LES AUTRES CONTINENTS

Je réfléchirai sur ce thème du point de vue européen.

1. L'Europe et le village global

Il n'est pas facile de dire ce qu'est l'Europe. Le mot Europe a-t-il un contenu géographique, ou historique, ou politique, ou économique, ou culturel ? Il n'est pas facile non plus de dire ce qu'est l'unité de l'Europe : dans l'histoire, nous avons déjà connu des tentatives d'unification, de Charlemagne à Napoléon et jusqu'à Hitler, mais nous en connaissons aussi les échecs et la dangerosité.

1. L'Europe est une réalité très diversifiée. Je suis toujours surpris de la variété des langues que nous avons dans notre

continent. À l'occasion de la rencontre annuelle des trente-six présidents des conférences épiscopales d'Europe, nous avons pu constater qu'ils parlent au moins trente langues maternelles différentes. Une centaine de langues sont parlées en Europe (en comptant aussi les dialectes), ce qui montre bien la grande complexité culturelle de notre continent.

2. Nous découvrons chaque jour davantage que l'Europe se définit à ses confins, à ses frontières. L'Europe a toujours vécu en fonction de ses limites : entre la Grèce et l'Asie, entre Athènes, Jérusalem et Rome, entre le Sud et le Nord, entre l'Ouest et l'Est, à la frontière des Amériques, de l'Asie et de l'Afrique... En réalité, nul n'est capable de dire précisément où se situent les frontières de l'Europe aujourd'hui.

Nous ne savons même pas exactement quels pays appartiennent à l'Europe. Je pense notamment aux débats en cours sur l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne, et sur les rapports de l'UE avec ses nouveaux voisins, à commencer par la Russie – qui se sent européenne, mais qui, si elle n'est pas accueillie, ira peut-être s'adresser ailleurs, par exemple à l'Asie – aux pays des Balkans, à l'Afrique du Nord, et même à Israël.

3. Il n'y a pas si longtemps, une « frontière » dramatique séparait l'Est et l'Ouest de l'Europe. La chute du mur de Berlin et le récent élargissement de l'UE vers l'Est, qui a rendu politiquement réaliste d'envisager une Europe « à deux poumons », représentent certainement un tournant historique. Mais la tâche de réaliser le « bien commun » entre l'Ouest et l'Est de l'Europe est encore loin d'être achevée. Dans leur grande majorité, les peuples des pays d'Europe centrale ont vite compris que la fin de l'empire communiste ne marquerait pas leur entrée immédiate dans la « terre promise », mais plutôt le début de quarante années dans le désert. Certes, la marche pénible vers la liberté est préférable à l'esclavage en Égypte.

Les pays de l'Est ont la sensation que le problème de la justice n'est pas encore entièrement résolu chez eux. Les propriétés et

les biens confisqués par le pouvoir communiste n'ont pas été restitués au peuple, mais se trouvent généralement en d'autres mains aujourd'hui. En même temps, les populations de ces pays doivent affronter sans propriétés la logique du libre marché et de la concurrence capitaliste qui se fonde précisément sur la propriété. Cette situation a produit un petit groupe de vainqueurs qui ont réussi à monter dans le train de la nouvelle situation économique, et laissé sur le carreau un grand nombre de perdants, comme d'habitude les plus faibles.

En outre, chez la plupart des habitants d'Europe de l'Est, il existe une inquiétude diffuse quant à l'avenir de leurs valeurs et de leurs traditions à la suite de la rencontre avec la modernité occidentale et la culture sécularisée, favorisée par l'élargissement de l'Union Européenne.

La chute du mur de Berlin en 1989 a permis la circulation des personnes entre l'Est et l'Ouest de l'Europe, qui était impossible auparavant. Et s'il n'y a pas eu immédiatement un afflux de grandes masses de populations de l'Est en Europe occidentale après la chute du mur comme certains le prévoyaient, ce phénomène est néanmoins devenu une réalité déterminante au cours des dernières années. Des communautés nombreuses de Roumains et d'Ukrainiens, notamment, vivent aujourd'hui dans la quasiment tous les pays d'Europe de l'Ouest.

4. Parler de confins signifie concevoir l'Europe non pas comme une forteresse fermée centrée sur son propre bien-être, mais comme un continent qui est en train de devenir plus stable pour mieux réaliser l'échange des biens avec les autres régions de la terre, en contribuant ainsi à la justice et à la paix dans le monde. En ce temps de mobilisation universelle et de mise en réseau globale, l'Europe ne peut se concevoir qu'à travers ses liens avec les autres continents. Le vrai centre d'intérêt est le « bien commun universel », et pas le bien exclusif d'un seul continent.

L'inconnue la plus impressionnante et la plus déterminante aujourd'hui est la confrontation entre l'Europe et l'Asie, qui s'affirme de plus en plus comme une protagoniste sur la scène géopolitique et économique mondiale, surtout à cause de l'évolution démographique des populations du monde. Il suffit de penser à des pays comme la Chine ou l'Inde. En Chine, vivent un milliard et demi de personnes. Quant à l'Inde, elle compte près de 50 millions d'étudiants universitaires. Le futur de l'histoire et celui du christianisme sont liés à l'Asie. Une confrontation avec ces cultures millénaires, très différentes de la nôtre, nous attend.

En Amérique latine, vivent près de la moitié des catholiques du monde. J'ai pu participer à Aparecida, au Brésil, aux premières journées des travaux de la V^e Conférence générale de l'épiscopat latino-américain, qui a débuté le 13 mai 2007 avec la présence et la parole de Benoît XVI, et qui s'est conclue le 31 mai. Grâce en grande partie au christianisme, il existe une « parenté » étroite entre l'Europe et l'Amérique latine, qui doit être approfondie aujourd'hui. Les Églises de ces deux continents sont placées devant des défis analogues : les unes et les autres se voient confrontées au processus de la mondialisation avec ses immenses poches de pauvreté et ses injustices sociales, mais surtout, les unes et les autres s'interrogent sur le risque de vivre dans une société sans Dieu, sur la façon de connaître et d'annoncer Dieu, sur le visage et sur le rôle de l'Église, sur la formation des croyants, sur le sens du choix préférentiel des pauvres, sur les rapports entre l'Église et la politique, sur leur présence dans les moyens de communication. Telles sont les questions que le Pape a abordées dans son discours d'ouverture historique à la conférence d'Aparecida.

En 2007, j'ai été trois fois en Afrique. J'ai senti combien est grande l'attente des Africains de devenir enfin les protagonistes de leur histoire et de parvenir à l'autonomie, notamment

économique, y compris comme Église. Lors d'une rencontre, un évêque nigérien a déclaré : « Un jour viendra où nous, les Africains, pourrons jouir des grands biens que Dieu a donnés à notre terre, et je verrai ce jour-là ! ». Cette grande aspiration des Africains doit se confronter avec leur besoin permanent de la solidarité des autres continents et avec un certain cynisme politique et économique international, qui serait prêt à laisser mourir l'Afrique pendant que le monde poursuit tranquillement sa vie, ou pire encore, qui s'apprêtait à exploiter les richesses de l'Afrique sans que les Africains puissent disposer de leurs biens. En outre, les évêques de certains pays d'Afrique ont constaté que leurs populations, qui subissent encore les effets de l'ancienne colonisation, n'ont pas encore compris qu'elles sont en train de tomber dans une nouvelle forme de colonisation, celle des Chinois.

En novembre 2004, nous avons organisé à Rome un symposium d'évêques européens et africains pour réfléchir sur leurs responsabilités communes, surtout en matière d'évangélisation, et maintenant nous sommes en train d'approfondir cette collaboration à travers différents séminaires sur des thèmes d'intérêt commun : esclavage, migrations, évangélisation.

L'Europe doit s'occuper du monde, ne serait-ce que parce que le monde est en train de venir en Europe, principalement à cause de la crise démographique que traverse notre continent. Les migrations sont en train de changer le visage de tous nos pays.

Lors du rassemblement œcuménique européen que nous avons organisé à Sibiu (Roumanie) du 4 au 9 septembre 2007, auquel ont participé 2.500 délégués de tous les pays d'Europe, j'ai senti très nettement que la question déterminante aujourd'hui, c'est le monde. Lors du rassemblement œcuménique précédent, qui s'était tenu à Graz dix ans plus tôt, en 1997, cette dimension n'était pas aussi évidente qu'elle ne l'est

aujourd'hui. Je ne me souviens pas qu'il ait été question à Graz de la Chine, du terrorisme ou des changements climatiques, comme en nous parlons aujourd'hui.

En résumé, nous pouvons dire que l'espace tend à se contracter de plus en plus. Autrefois l'espace était très vaste, et le monde était grand ; maintenant, il est de plus en plus « petit » : c'est le fameux village global. Les progrès technologiques, les communications, les phénomènes migratoires tendent à réduire l'espace. Il se crée ainsi une situation paradoxale : quand le monde était très grand, les différences entre cultures et peuples existaient, mais elles ne faisaient pas peur car elles étaient trop lointaines ; elles ne nous touchaient pas directement, et il y avait de la place pour tout le monde. Les différences paraissaient « petites ». Dans le passé, nous les Européens, ne savions même pas que la Chine existait, et la Chine n'était donc pas un problème. Aujourd'hui, les marchés et les hommes politiques sont devenus bien conscients de l'existence de la Chine, parce que le monde est devenu petit. La Chine joue maintenant chez nous, et nous jouons chez les Chinois. Si les musulmans étaient des peuples qui vivent au loin, ils ne susciteraient aucune interrogation ; mais maintenant que nous habitons la même maison, nous découvrons combien nous sommes distants, différents. Le paradoxe réside précisément dans le fait qu'en étant devenus si proches, nous avons pu constater à quel point nous sommes éloignés, différents. Le défi de la fraternité est donc devenu beaucoup plus urgent aujourd'hui qu'il ne l'était hier. Dans un monde très grand, nous pouvions être moins frères ; aujourd'hui, redécouvrir la fraternité est devenu une urgence absolue, historique, car sinon nous courons des risques énormes, tels que le terrorisme, le choc des civilisations, les guerres catastrophiques, la faim, la crise énergétique, le monopole de l'eau...

2. Quelle fraternité entre les peuples ?

De quel type de fraternité avons-nous besoin ? Je vais tenter de préciser ce point à l'aide d'un récit classique. C'est une page bien connue d'Eschyle, tirée de sa pièce « Les Perses », décrivant le rêve emblématique qu'a fait Atossa, la reine mère. Deux femmes d'une taille imposante et d'une beauté incomparable se présentent. Entre elles, il y a un conflit que le grand roi Xerxès n'arrive pas à apaiser. Il les attelle toutes deux à son char, mais alors que l'une accepte docilement les brides, l'autre se rebelle, déchire le harnais, brise le joug, et jette Xerxès en bas du char. La femme en habits persans qui suit le roi son seigneur est l'Asie ; la femme en habits doriques qui ne se soumet à personne est la liberté grecque, l'Europe. Entre elles, il y a une *stasis* (guerre) énigmatique : Asie et Europe ne sont pas seulement belles et divines ; elles sont aussi sœurs de sang, issues de la même lignée. Elles habitent des terres différentes, mais ont une même origine : l'absolument distinct est aussi l'inséparablement un.

D'une part, le monde grec ne supporte pas le joug impérial de l'Un qui englobe tout, où les voix et les visages différents ne se distinguent plus les uns des autres et où règne une violence uniformisatrice qui détruit la liberté.

De l'autre, l'affirmation de la liberté et de l'indépendance, la volonté de se libérer de tous les jougs, de précipiter tous les rois en bas de leur poste de commandement, débouche inévitablement sur une séparation inhospitalière, sur une inimitié anarchique et mortelle.

Pour Eschyle, l'Asie sommeille sous le joug du Grand Roi (l'Un indistinct et total) qui empêche toute liberté et toute indépendance ; mais la Grèce (l'Europe) aussi est endormie lorsqu'elle oublie l'origine, le *logos* (raison) commun, car n'est plus capable de construire une polis, un « vivre ensemble ».

Ce mythe fondateur de l'Europe signale un problème qui a franchi les siècles, et qui n'est toujours pas résolu aujourd'hui :

comment penser simultanément l'un et le distinct, l'harmonie des contraires ? Comment empêcher d'une part la dissolution de nos visages, de nos formes dans l'indistinct, et de l'autre la *stasis* (guerre) entre les distincts, entre les libertés, menant à leur désintégration anarchique ?

Certes, dans les siècles passés comme aujourd'hui, l'Europe a tenté de suivre la voie des diversités, des libertés, du pluralisme, mais elle a aussi souffert et souffre gravement de fragmentation. Nous avons du mal à nous comprendre et à vivre ensemble en raison de la grande variété et diversité des langues, des histoires, des cultures, des Églises, des politiques, des économies, des connaissances, des valeurs... Quel est le chemin qui nous permettra de ne pas tomber dans l'incommunicabilité, le non-sens, et le conflit violent ? La réponse qui nous vient immédiatement à l'esprit est l'autre tentation, celle du chemin suivi par sa sœur soumise au Grand Roi : le totalitarisme semble capable de surmonter la fragmentation et les conflits civils. Puisque les petits loups se déchirent entre eux (*homo hominis lupus*), il faut confier notre sort à un « grand loup » doté d'un pouvoir absolu, qui nous empêchera de nous détruire mutuellement (Hobbes). Mais la Grande Bête construit des camps d'extermination et des Goulags pour éliminer la diversité et la liberté ! C'est pourquoi le vrai dialogue doit mettre ensemble unité et distinction, mieux encore, il doit réaliser une unité qui ne soit pas un lieu de destruction, mais un lieu où les distinctions peuvent s'épanouir. Quel rapport entre les personnes, quelle politique, quelle fraternité sont en mesure de répondre au problème posé par ce récit ? Nous avons besoin d'une fraternité capable d'une part, d'instaurer entre nous un « vivre ensemble », une polis, une unique cité, et de l'autre, de construire une « polis » qui ne soit pas totalitaire, une cité où chaque personne est respectée, où chaque personne est libre et peut montrer son vrai visage. Nous avons besoin d'une fraternité qui fasse de nous un corps

social, une famille, et qui établit en même temps la liberté. Ce type de fraternité est une grande nouveauté : trop souvent, dans l'histoire, nous avons assisté à l'échec de la fraternité. La Bible elle-même est consciente que la fraternité peut échouer, que les frères peuvent s'entretuer. Caïn tue son frère Abel ; dans la famille de Jacob, les frères de Joseph projettent d'abord de le tuer, puis le vendent. N'importe quelle fraternité ne fonctionne pas toujours. Nous l'avons vu tout récemment encore en Europe, notamment dans les Balkans, à Sarajevo. Que s'est-il passé dans ces territoires ? D'abord, une idéologie collectiviste, sous la conduite de Tito, a tenu ensemble les différences ethniques en supprimant les libertés. Puis, à un moment donné, les libertés des différents peuples (Croates, Slovènes...) ont cherché à s'affirmer, à briser le pouvoir totalitaire, à abattre le « Grand Roi Xerxès ». Mais au lieu de la fête et de la danse de la liberté, les populations ont plongé dans une guerre fratricide. Nous avons encore devant les yeux les images de la tragédie de Zrebrenica et de celles de tant d'autres pays. Cela s'est passé en Europe, chez nous. Les autres continents connaissent aussi de telles tragédies. Je pense par exemple à la région des Grands Lacs en Afrique. La fraternité peut échouer : nous avons besoin d'un saut qualitatif de fraternité.

3. Nous remettre en recherche ensemble

Devant toutes ces questions, il est urgent de nous remettre encore une fois en recherche.

La célèbre pièce de théâtre en deux actes de Samuel Becket, « En attendant Godot », raconte l'histoire de Vladimir et Estragon, qui attendent le mystérieux Godot sur une route de campagne déserte. Les deux hommes, deux pauvres types vêtus presque comme des clochards, se plaignent constamment du froid, de la faim, des douleurs ; ils se disputent et envisagent de se séparer. Ils pensent même au suicide. Mais à la fin, ils ne

font rien parce qu'ils attendent Godot qui doit arriver d'un moment à l'autre. Passent les jours et les semaines, et Godot n'est toujours pas là. Outre les deux protagonistes qui passent leur temps passivement, deux autres personnages font leur apparition, Pozzo et Lucky, continuellement en voyage dans le seul but de se prouver qu'ils existent. Pozzo, qui dit être le propriétaire des terres sur lesquelles se trouvent Vladimir et Estragon, est un homme cruel qui traite son serviteur Lucky comme une bête, allant même jusqu'à le tenir en laisse. Ensemble, avec des péripéties diverses et d'autres personnages qui passent, ils attendent Godot qui ne vient pas. Un jour arrive un jeune homme qui dit : « Godot sera là demain ». Ils reviennent le lendemain, mais Godot n'est pas là. Le jeune homme revient encore et dit « Godot viendra demain », mais Godot n'arrive jamais. Passent les mois et les années, les deux protagonistes sont de plus en plus mal en point : l'un est devenu aveugle, l'autre muet, mais ils continuent à venir au même endroit. Godot n'arrive jamais.

Cette pièce peut sembler comique par son côté absurde, mais au fur et à mesure qu'on la lit, on aurait plutôt envie de pleurer que de rire. On y trouve en effet une métaphore amère de l'humanité et de nous-mêmes : Qui attendons-nous ? Que faisons-nous pour remplir cette attente ? Ces deux pauvres types attendent quelqu'un, mais qui est Godot ? Et pourquoi gâcher sa vie sans aucun sens ?

Il se peut que notre humanité soit en recherche, mais elle ne sait ni qui chercher, ni ce que veut dire vivre en attendant quelque chose ou quelqu'un. On a l'impression que cette recherche s'est encore renforcée ces dernières années, en réponse notamment aux tragédies historiques que les médias ont transformées en phénomènes planétaires.

Les hommes cherchent le *verum*, le *bonum*, le *pulchrum*, l'*unum*, c'est-à-dire la vérité, l'amour, la beauté, l'unité. Les hommes cherchent un but, un sens, la joie, le bonheur, la

beauté, l'amour, le bien. Ils cherchent Dieu. Pour éviter d'attendre vainement Godot, il est important de faire émerger les questionnements qui sont en nous : Qui sommes-nous ? Où allons-nous ? Que faisons-nous de notre vie ? Qui attendons-nous ?

Ce passage de la Genèse (32, 23-32) qui décrit la lutte entre Jacob et Dieu peut nous aider dans notre recherche :

« Cette même nuit, Jacob se leva, prit ses deux femmes, ses deux servantes, ses onze enfants, et il passa le gué du Yabboq. Il les prit et leur fit passer le torrent, puis il fit passer ce qui lui appartenait, et Jacob resta seul. Un homme se roula avec lui dans la poussière jusqu'au lever de l'aurore. Il vit qu'il ne pouvait l'emporter sur lui, il heurta Jacob à la courbe du fémur qui se déboîta alors qu'il roulait avec lui dans la poussière. Il lui dit: 'Laisse-moi car l'aurore s'est levée'. 'Je ne te laisserai pas, répondit-il, que tu ne m'aies béni'. Il lui dit: 'Quel est ton nom?'. Jacob, répondit-il. Il reprit: 'On ne t'appellera plus Jacob, mais Israël, car tu as lutté avec Dieu et avec les hommes et tu l'as emporté'. Jacob lui demanda: 'De grâce, indique-moi ton nom'. 'Et pourquoi, dit-il, me demandes-tu mon nom?' Là même, il le bénit. Jacob appela ce lieu Peniel, c'est-à-dire Face-de-Dieu, car 'j'ai vu Dieu face à face et ma vie a été sauvée'. Le soleil se levait »

Dans ce passage, nous retrouvons des éléments qui sont liés de près aux questions que la culture européenne se pose aujourd'hui.

1 La nuit : en Europe, nous avons l'impression de vivre une nuit. Il existe aujourd'hui un sentiment diffus de déception, de perte de repères, d'inquiétude, de tristesse. On parle du déclin de notre culture. Nous ne pouvons pas l'ignorer : l'Occident traverse une crise profonde. Le dernier livre d'André Glucksmann, un penseur français vivant, parle de la « troisième mort de Dieu ». Nous sommes devant un fait totalement inédit dans l'histoire : une culture entière est

tentée de vivre sans Dieu. Il ne s'agit pas seulement de quelques individus qui vivent « sans » Dieu, comme il arrive dans toutes les cultures, mais d'une sorte de nuit historique. Pour sa part, Jean-Paul II a dit que toute la culture occidentale vit une « nuit obscure » : cette nuit de l'esprit vécue par quelques grands mystiques, ne serions-nous pas en train de la vivre collectivement, dans des proportions jamais vues ?

- 2 La lutte : on a l'impression que la culture, que l'humanité sont en recherche et luttent, peut-être bien sans savoir contre qui. Pourtant Dieu est présent, Dieu nous blesse et nous transforme, comme il a blessé et transformé Jacob pour en faire Israël.
- 3 Révèle-moi ton nom : nous avons le devoir de rencontrer Dieu et de le reconnaître. Certes, nous vivons des moments dramatiques d'obscurité, nous sommes dans une situation difficile, parfois hostile, mais nous devons considérer qu'il s'agit d'une culture, d'une histoire et d'une humanité qui luttent, que Dieu veut rencontrer, sur qui il veut mettre son sceau et qu'il veut bénir.



II.

LA SITUATION INTERRELIGIEUSE EN EUROPE

1. Pluralisme religieux en Europe

Cette nouvelle recherche du vrai, du beau, du bon et de l'un se déroule aujourd'hui en Europe dans le cadre d'un pluralisme religieux évident.

Le christianisme

Les Européens (environ 707 millions, en comptant aussi les régions européennes de Russie et la Turquie) sont dans leur grande majorité chrétiens (560 millions, dont 285 millions de catholiques, 161 millions d'orthodoxes, 77 millions de protestants, 26 millions d'anglicans, 11 millions autres)², mais nous savons quelle complexité se cache derrière ces chiffres. L'Europe, premier continent à avoir connu l'inculturation du christianisme, a joué un rôle essentiel dans l'évangélisation du reste du monde. Le moyen âge a marqué l'affirmation de la chrétienté. Mais c'est aussi en Europe que des divisions se sont fait jour à l'intérieur du christianisme, exportées ensuite dans les autres continents. Les progrès des temps modernes ont été accompagnés d'une « crise » dans la chrétienté : de la sécularisation au sécularisme, à l'athéisme, au nihilisme, à la « mort de Dieu », au retour de la demande religieuse de nos jours. De son côté, l'Europe de l'Est a vécu plusieurs décennies d'athéisme d'État.

Avec la chute du mur de Berlin en 1989, quelque chose a changé dans le paysage œcuménique européen : le principal problème qui se pose aujourd'hui semble être celui du rapport entre l'histoire, la culture et la tradition de l'Ouest et celles de l'Est. Un certain nombre de questions douloureuses héritées du passé et réapparues avec force, comme celle du prosélytisme, ou encore celle du rapport entre l'Église orthodoxe et les Églises gréco-catholiques, renvoient à cette confrontation entre les traditions latine et orientale. Les Églises d'Europe de l'Est, qui se montrent généralement assez critiques à l'égard de la culture moderne du monde occidental, craignent cette

² Étant donné que les frontières de l'Europe ne sont pas claires, les statistiques ne le sont pas non plus. Celles-ci se réfèrent à l'année 2003. Voir l'Annuaire démographique de l'ONU 2003. Voir aussi l'Annuaire statistique de l'Église catholique de 2003.

rencontre : Qu'en sera-t-il de la tradition orientale, avec ses valeurs et sa spiritualité, si elle tombe sous l'emprise de cet Occident moderne sécularisé et relativiste ? Pour les Église de l'Est, cette confrontation avec la sécularisation apparaît comme un nouveau problème à résoudre. Parfois leurs critiques s'étendent aussi aux Églises et aux communautés ecclésiales d'Occident, qui se seraient trop facilement accommodées de la dérive sécularisée et relativiste. Il me semble qu'une contribution « œcuménique » sérieuse pour clarifier cette nouvelle situation pourrait consister à affronter ensemble (Est et Ouest) la question de la sécularisation.

Du point de vue catholique, nous vivons une sorte de paradoxe dans les rapports œcuméniques : avec les orthodoxes, nous avons une grande proximité théologique est spirituelle : le principal obstacle théologique est la question du primat. Mais en réalité, il existe une distance culturelle, historique et psychologique, mise en lumière notamment par les incompréhensions sur les questions du prosélytisme et des rapports entre orthodoxes et gréco-catholiques. Avec les Églises de la Réforme en revanche, il y a une plus grande proximité culturelle et historique, mais il y aussi de plus grands obstacles théologiques, principalement de nature ecclésiologique : primat, succession apostolique, ministères (ordination des femmes) sacrements (Eucharistie). En outre, nous sommes souvent divisés sur les questions éthiques, notamment sur celles qui ont trait à la bioéthique et à la famille.

Une réalité à prendre en considération dans le panorama chrétien européen et mondial est la diffusion du christianisme pentecôtiste, des Églises évangéliques et des Églises indépendantes. Cette tendance se manifeste dans tous les continents, avec des accentuations particulières en Amérique latine et en Afrique. Les statistiques parlent de 150 millions de pentecôtistes en Amérique latine, sans compter les membres du

mouvement charismatique. Dans de nombreux pays, ces communautés et groupes, qui font souvent preuve de dynamisme, élan missionnaire et capacités de prosélytisme, recrutent leurs fidèles même chez les catholiques : de 1991 à 2000, au Brésil, l'Église catholique est passée de 83,3% à 73,9% ; les Églises évangéliques de 9% à 15,6% ; et les « sans religion » de 4,7% à 7,4%. Naturellement la gamme des mouvements pentecôtistes est très vaste et complexe, allant des Églises proprement dites à des expériences fondamentalistes et même sectaires.

Lorsqu'on réfléchit sur la situation du christianisme en Europe, le débat qui a eu lieu ces dernières années sur les racines chrétiennes de notre continent, à l'occasion de la difficile élaboration du traité constitutionnel de l'Union européenne, est très indicatif.

Ce débat a été particulièrement animé et intéressant, mais du point de vue du christianisme, il a aussi mis en lumière une problématique de fond. Pourquoi n'a-t-on pas pu trouver un consensus pour mentionner Dieu et le christianisme ? Certains ont dit que c'était pour éviter de privilégier une religion, comme s'il y avait un gâteau à se partager ; d'autres ont considéré qu'en mentionnant le christianisme, on ferait un tort aux autres religions, en particulier à l'islam ; d'autres encore que cela risquait de remettre en cause de la laïcité... d'autres enfin ont soutenu la thèse selon laquelle la religion est un fait exclusivement privé.

La question que nous nous posons comme chrétiens est : « Jésus Christ est-il venu sur terre pour défendre des privilèges ? Un Dieu qui meurt en croix par amour peut-il être un risque pour nos frères musulmans ? Un évangile qui distingue très clairement entre ce qui est dû à César et ce qui est dû à Dieu peut-il être un danger pour la laïcité ? Quel contenu ont aujourd'hui en Europe le mot christianisme, le mot Dieu et le mot religion ? Comment se fait-il que le mot

christianisme ait pris une connotation négative aux yeux de certains, comme s'il représentait un danger pour l'Europe ?

Sur ce thème, on a cherché un consensus sur la base du plus petit dénominateur commun, et pas du plus grand. On reconnaît sous couvert d'anonymat que l'Europe a des racines religieuses, mais cela ne va pas plus loin. Ce débat n'a pas tenu suffisamment compte du fait que la question de la vérité et du sens a des implications très graves. Pouvons-nous construire une Europe qui ne soit pas un espace de vérité et de sens ?

Judaïsme

Le judaïsme (2,5 millions) appartient aux racines historiques de l'Europe. Les rapports avec le judaïsme sont compliqués par la terrible tragédie de l'Holocauste et par la situation actuelle au Proche-Orient. Il est nécessaire de relancer un dialogue authentiquement théologique.

Islam

Il existe en Europe des pays d'ancienne tradition islamique comme la Turquie, l'Albanie, la Bosnie-Herzégovine, mais la présence croissante de musulmans, due principalement au phénomène migratoire et à l'afflux de réfugiés, est un fait nouveau : ils sont aujourd'hui près de 35 millions (ils étaient 12 millions en 1991). En France, il y aurait 5 millions de musulmans.

Après le 11 septembre 2001, la crise dans tout le Moyen-Orient, le terrorisme, les attentats de Madrid et de Londres, les réactions violentes aux caricatures sur Mahomet, les rapports avec l'islam ont pris une dimension fortement politique.

Pourtant, dans le monde musulman « européen », il existe aussi un certain pluralisme : la distinction classique entre sunnites et chiites ; les différences liées au pays d'origine (Turquie, Maghreb...). Aujourd'hui, le pluralisme naît surtout des différences dans le rapport à la société moderne : les représentants du réformisme musulman et de l'islam des « lumières » envisagent la possibilité d'une inculturation de

l'islam dans la culture européenne, tandis que la plupart des musulmans s'opposent à la culture occidentale qu'ils jugent hostile et dégénérée.

Bouddhisme

Depuis quelques années, on constate une recrudescence de l'intérêt pour le bouddhisme en Europe (2,5 millions ; ils étaient 270.000 en 1991). Le bouddhisme s'est diffusé en Europe à la suite des voyages en Orient des années 1970-80. Ces voyages ont amené dans notre continent de nombreux maîtres venus d'Asie. Ces derniers temps, ce sont les maîtres nés en Occident qui sont en augmentation. L'une des conséquences a été l'apparition de nouvelles formes et traditions bouddhistes inculturées dans le contexte européen. Par ailleurs, de plus en plus de chrétiens se sentent attirés par la pensée et par la pratique bouddhistes. Des phénomènes tels que le syncrétisme religieux et la double appartenance sont de plus en plus fréquents.

Religions alternatives

Ce que certains qualifient de « retour du religieux ou du sacré » sous ses diverses expressions (ésotérique, gnostique, archaïque, vitaliste, panique, mythique), est un autre trait marquant de notre culture et de notre histoire. On assiste à la diffusion de formes de néo-paganisme et de mouvements philosophiques (humanistes) qui s'organisent sur le modèle des communautés religieuses et qui revendiquent les mêmes droits qu'elles.

Si nous tentons d'imaginer le futur (sans vouloir être prophètes), nous voyons que la dimension du pluralisme religieux deviendra de plus en plus forte, compte tenu notamment de l'évolution démographique mondiale, du phénomène migratoire en expansion, et de la mondialisation.

2. L'affirmation du relativisme

Pour enrichir notre regard sur la situation religieuse en Europe, je voudrais m'arrêter un instant sur un phénomène qui, tel un

fantôme, se répand dans les rues d'Europe et du monde occidental depuis quelques temps, mais dont les racines sont plus lointaines : le relativisme. Nous risquons tous de tomber dans cette nouvelle embûche. C'est un défi qu'il faut prendre au très sérieux, car c'est la vérité elle-même qui est en jeu.

Le relativisme est une idéologie qui soutient que rien n'a un caractère absolu et immuable, et que tout est « relatif » aux personnes, aux époques, aux lieux, aux situations concrètes. Autrement dit : il n'existe pas de vrai et de faux, de bon et de mauvais valables universellement et absolument. Au contraire, le vrai et le bon, le faux et le mauvais peuvent s'intervertir ou ne plus apparaître comme tels, car ils sont fonction des époques, des circonstances, et en particulier de la libre décision de l'homme. « Une dictature du relativisme est en train de se constituer qui ne reconnaît rien comme définitif et qui ne retient comme critère ultime que son propre ego et ses désirs »³.

Cette idéologie est devenue une façon de vivre, une pratique que nous retrouvons dans différents domaines, et qui peut prendre de nombreux visages.

1. Le premier domaine où apparaît la question du relativisme est celui de la morale ou de l'éthique. Le bien et le mal sont-ils des réalités objectives, absolues, immuables, ou sont-ils « relatifs » aux changements historiques, à notre liberté et à notre décision ? Je pense au débat délicat en cours sur le thème de la vie : expérimentations sur les cellules souches embryonnaires, clonage, possibilité de générer des embryons hybrides ou chimères (croisement entre l'homme et l'animal), avortement, euthanasie. La vie de la personne humaine est-elle un bien en soi, objectif, absolu, non négociable, ou la valeur et la dignité de la vie sont-elles au contraire relatives à la liberté humaine ? La liberté humaine et les conditions particulières de

³ J. Ratzinger, *Homélie à la Messe Pro eligendo Romano Pontefice*, 18 avril 2005.

la vie peuvent-elles décider où commencent et où finissent la dignité et la valeur de la vie ? Ce sont des questions sur lesquelles se joue l'avenir même de la personne humaine. Dans les nombreuses rencontres des évêques d'Europe auxquelles j'ai pu participer, j'ai constaté qu'il s'agit là d'une préoccupation majeure.

2. Si nous passons maintenant au domaine de la vie sociale et de la politique, se pose la question : les droits et les devoirs qui sont à la base du « vivre ensemble » ont-ils un fondement objectif, absolu, rationnel, ou leur contenu se perd-t-il dans l'anarchie des interprétations, par le fait qu'il est « relatif » aux diverses religions, cultures, philosophies, idéologies, économies ? Les droits et les devoirs sont-ils relatifs à la nécessité pragmatique qu'ont les hommes de se mettre d'accord sur des règles partagées pour rendre le voyage de la vie supportable, avec le moins d'accidents possibles ? Les droits et les devoirs ont-ils une valeur en soi, ou sont-ils relatifs à la décision des législateurs ? On peut alors se demander sur quoi un organisme universel comme l'ONU se fonderait, s'il n'existait pas des valeurs, des droits et de principes stables et universels, dont le contenu est le même pour toute l'humanité. Comment pourrions-nous avancer dans la construction de l'unité de l'Europe, si nous n'avons pas des valeurs, des droits et des principes valables pour tous les pays européens ? Où trouver un fondement qui oblige l'Europe à assumer ses responsabilités face aux grands défis planétaires de l'environnement, de la paix et de la faim ?

3. Même la question du sens de l'existence humaine peut se dissoudre dans le relativisme. Aujourd'hui, les grandes questions existentielles sont redevenues clairement audibles en Europe : la vie et l'histoire ont-elles un sens objectif, stable, absolu, ou ce « sens de la vie » n'existe pas, et il y a seulement une série sens, petits et brefs, liés au succès, au plaisir, aux désirs du moment, aux émotions, à la chance, au destin ? Puis-

je orienter ma vie en fonction d'un vrai, d'un bien, d'un beau qui répondent à mon désir absolu de vie, de bonheur, de fête, d'affection et d'éternité, ou dois-je me contenter des moments de bonheur et d'amour brefs, passagers et relatifs, que la vie me réserve ? La douleur et la mort auront-elles le dernier mot, révélant le non-sens final de la vie de l'homme et relativisant ainsi tous ses désirs ? N'oublions pas que chaque année, près de 50.000 personnes se suicident en Europe, et que dans une dizaine de pays européens, le suicide est la principale cause de mort chez les jeunes. Si le sens de la vie est « relatif », vaut-il encore la peine de vivre, quand la vie révèle sa dureté ?

4. Le relativisme pose également au monde la question radicale du savoir et du connaître. La raison humaine est-elle capable de discerner la vérité de la réalité, de connaître les choses telles qu'elles sont vraiment et objectivement, ou la connaissance du réel est-elle relative au point de vue des individus, des sujets, des interprétations, des sensations, des courants de pensée ? Encore plus radicalement : la vérité des choses est-elle relative à une science donnée, qui prétend dire toute la vérité sur la réalité ? Pensons au grand défi à propos de la conception de l'homme lancé aujourd'hui par les neurosciences qui étudient le fonctionnement du cerveau humain, qu'elles décrivent comme un ensemble de processus neuronaux. En réalité, il n'y a aucun problème dans le fait que ces sciences expliquent ainsi le cerveau : au contraire, elles apportent une contribution importante à la connaissance de la personne humaine du point de vue biologique. Le problème se pose lorsque ces sciences ne se contentent plus de contribuer à la connaissance de la personne humaine, en laissant aussi une place aux autres domaines du savoir, mais prétendent tout dire sur la personne humaine. Ce faisant, les neurosciences deviennent une neurophilosophie, et même une neurothéologie qui prétend dire toute la vérité sur l'homme. En réduisant le cerveau et la personne à une série de processus biologiques, cette

neurophilosophie veut imposer sa vision naturaliste et matérialiste de l'homme : elle affirme la non-existence du moi, nie toute transcendance du sujet, ouvrant ainsi la voie à la « mesurabilité » et à la « manipulabilité » de l'homme. L'homme est une machine qui fonctionne ainsi parce qu'elle est ainsi faite. Dans cette perspective, la liberté, la faute et la responsabilité ne sont qu'une simple illusion. Ces défis nous mettent devant la « nouvelle question anthropologique » : c'est l'homme en soi qui est remis en question.

5. Un domaine où le relativisme triomphe est celui des médias. Les faits, les réalités, les valeurs, la vérité existent-ils objectivement, ou sont-ils au contraire relatifs aux médias parce que créés par eux ? Les médias sont-ils au service des faits, ou à l'origine des faits ? Ces jours-ci, j'ai été très impressionné par la lecture d'un livre qu'un ami m'a offert à Nairobi en novembre dernier. Une jeune Rwandaise, Immaculée, raconte son expérience de rescapée des massacres de 1994, où un million de personnes ont été exterminées en l'espace de cent jours à la suite des violences qui ont explosé entre Hutus et Tutsi. En quoi cette tragédie du Rwanda a-t-elle été « un fait » pour nous, les Européens ? Si elle est restée dans l'ombre, c'est parce que les médias l'ont laissée dans l'ombre. Quelle histoire est parvenue jusqu'à nous ? Uniquement celle des massacres. Le livre d'Immaculée raconte une tout autre histoire : celle du pardon à ceux qui ont assassiné presque toute sa famille et qui ont cherché par tous les moyens à la supprimer elle aussi. Mais surtout, Immaculée raconte l'histoire de son rapport avec Dieu pendant ces journées d'apocalypse. Cette même impression, je l'ai eue moi-même à Nairobi : pendant un dîner, j'ai demandé à la femme qui était assise en face de moi d'où elle venait. Elle venait de Kigali, l'épicentre des massacres au Rwanda. J'ai alors évoqué cette tragédie, mais cette jeune femme m'a répondu : c'est vrai, Kigali était un enfer, mais je vais vous raconter une autre histoire qui s'est

déroulée ces jours-là à Kigali. Et elle a commencé à me raconter que certaines personnes, plutôt que de tuer, se sont laissées assassiner, et que d'autres ont sauvé des vies au prix de la leur. Même à Kigali, la vraie histoire a été celle de l'amour. Celle de la haine était une histoire fausse.

6. Il ne faut pas oublier de mentionner le domaine de la mode comme lieu privilégié où le relativisme peut s'affirmer. Cela pourrait sembler un monde plutôt innocent et banal, mais combien de fois sommes-nous obligés de constater que nos actes ne dépendent pas d'un choix déterminé rationnellement par ce qui est beau, vrai et bon, mais qu'il est déterminé par la mode, qu'il est « relatif » à la mode. Combien de fois constatons-nous que nous avons été des moutons stupides qui suivent le troupeau de la mode, en nous demandant pourquoi nous sommes si stupides ! On m'a rapporté la décision courageuse et intelligente d'une jeune fille suisse. Elle était allée s'acheter une robe. La vendeuse insistait pour qu'elle prenne un certain modèle, et devant la réticence de cette jeune fille, même son amie s'était alliée avec la vendeuse. À la fin, elles lui ont demandé pourquoi elle ne voulait pas acheter cette robe qui lui allait si bien. « Je ne veux pas cette robe, parce que je respecte mon corps et parce que j'aime mon prochain, et que je ne veux pas le provoquer », a-t-elle répondu.

7. En conclusion de cette série de domaines où le relativisme se manifeste, force est de reconnaître que la réalité du pluralisme religieux que nous avons évoquée précédemment peut être aussi l'un des domaines du relativisme. Une sorte de compétition est en train de s'instaurer entre les religions, chacune voulant démontrer qu'elle détient la vérité et qu'elle possède le vrai Dieu. La vérité, et Dieu lui-même, sont-ils relatifs aux diverses religions ?



III.

LE CHRISTIANISME, BONNE NOUVELLE POUR LES CULTURES ET LES RELIGIONS

Dans ces circonstances, quel chemin devons-nous suivre pour l'avenir ?

J'ai pu participer à Rome aux funérailles de Jean-Paul II. Je me trouvais aux premiers rangs, parmi les délégations des différentes nations. Quand le cercueil est arrivé sur la place, il s'est créé une atmosphère sacrée. Le cercueil a été déposé entre le Christ crucifié et le cierge pascal : on avait l'impression que le pape avait disparu, et qu'il n'y avait plus que le Christ crucifié et ressuscité. Sur le cercueil était posé l'évangile, feuilleté continuellement par le vent, puis refermé du côté du cœur du pape. Nous y avons tous vu un défi à repartir de ce qui est essentiel et qui demeure.

Au cœur du christianisme, il y a la Pâque du Christ. C'est de là que nous devons repartir pour « habiter » notre culture européenne, et redonner un contenu aux concepts du vrai, du beau et du bon. À la suite du Christ, nous sommes en mesure d'habiter n'importe quelle culture, même marquée par la mort de Dieu et par ses conséquences. Le christianisme recèle en effet au plus profond de lui-même une « mort de Dieu », une nuit – celle du Crucifié – qui vont bien au-delà de toute proclamation culturelle du néant ou de la « mort de Dieu ». Dans le pourquoi du Christ sur la croix (« Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »), nous distinguons tous les pourquoi de l'homme. Au cœur du christianisme, il y a la

grande nouvelle de la Résurrection : la mort a été vaincue ; les pourquoi et les attentes de l'homme ont trouvé une réponse ; le Ressuscité est avec nous « tous les jours jusqu'à la fin du monde ».

Le Christ crucifié

« Quand arriva l'heure de midi, il y eut des ténèbres sur toute la terre jusque vers trois heures. Et à trois heures, Jésus cria d'une voix forte : 'Éloï, Éloï, lama sabactani ?', ce qui veut dire : 'Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?'. Quelques-uns de ceux qui étaient là disaient en l'entendant : 'Voilà qu'il appelle le prophète Élie !'. L'un d'eux courut tremper une éponge dans une boisson vinaigrée, il la mit au bout d'un roseau, et il lui donnait à boire, en disant : 'Attendez ! Nous verrons bien si Élie vient le descendre de là !'. Mais Jésus, poussant un grand cri, expira. Le rideau du Temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas. Le centurion qui était là en face de Jésus, voyant comme il avait expiré, s'écria : 'Vraiment, cet homme était le Fils de Dieu ! » (Marc 15,33-39).

L'Europe a besoin de redécouvrir le Christ crucifié.

Dans les années 1980, j'ai visité pour la première fois un camp de concentration : Dachau, un enfer. À mesure que nous traversions les salles du musée qui témoignent les atrocités de l'holocauste, le silence descendait en nous. En sortant du musée, la jeune fille qui m'accompagnait m'a demandé : « Où était Dieu quand ces choses se sont passées ? ». Je n'ai pas essayé de lui répondre. Nous sommes sortis dehors, sur l'esplanade du camp où se trouvaient autrefois les baraques des déportés, et nous avons parcouru en silence cet espace immense. Le bruit de nos pas sur ces graviers blancs résonne encore dans mes oreilles. Nous sommes entrés dans le monastère de clôture qui s'élève maintenant à l'extrémité du

camp, et nous avons récité l'office du milieu du jour. Il était midi, on était vendredi, et le premier psaume avait pour introduction : « *Sans beauté ni éclat pour attirer nos regards, et sans apparence qui nous eût séduits* » (Is 53,2). Venait ensuite le Psaume 22, qui commence par la phrase : « *Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* », le Psaume du Christ en croix. Je me souviens que cette jeune fille et moi nous sommes regardés pendant un instant. Nous n'avons rien dit, mais nous avons compris où Dieu était quand ces choses se sont passées : Dieu était crucifié à Dachau.

À l'ouverture de la deuxième Assemblée spéciale pour l'Europe du Synode des Évêques (1^{er} octobre 1999), Jean-Paul II a prononcé une homélie dont le passage suivant m'est resté gravé en mémoire : *Lui, l'Emmanuel, le Dieu-avec-nous, a été crucifié dans les camps de concentration et les goulags, il a connu la souffrance sous les bombardements, dans les tranchées, il a souffert partout où l'homme, où chaque être humain, a été humilié, opprimé et violé dans sa dignité inaliénable. Le Christ a subi la passion dans les innombrables victimes innocentes des guerres et des conflits qui ont ensanglanté les régions d'Europe. Il connaît les graves tentations des générations qui s'apprêtent à franchir le seuil du troisième millénaire : l'enthousiasme suscité par la chute des barrières idéologiques et par les révolutions pacifiques de 1989 semble, hélas, s'être rapidement éteint face à l'impact des égoïsmes politiques et économiques, et de la bouche de nombreuses personnes en Europe s'élèvent les paroles découragées des deux disciples sur la route d'Emmaüs : 'Nous espérons...' » (Lc 24,21).*

Depuis que je suis tout petit, quand on me parlait de Jésus Christ, on me parlait toujours de la croix : pour moi, il était normal que Dieu sur terre ait dû être crucifié. Mais quand j'ai commencé à étudier la philosophie, cette idée m'a bouleversé : comment est-il possible de penser à un Dieu en croix ?

Comment est-il possible de penser que le Tout-Puissant, l'Éternel, le Créateur de toute chose, puisse s'identifier avec le Crucifié ? Comment peut-on dire que le Fils de Dieu est en croix ? Rationnellement, nous sommes là devant un scandale immense ! J'ai donc pensé que si le christianisme croit que le Fils de Dieu a été crucifié, cela veut dire que c'est le cœur, le secret de toute chose, et donc la chaire d'où nous devons repartir pour comprendre et recevoir la lumière.

Jésus meurt en croix par amour pour son prochain. Il nous révèle ainsi que notre être se constitue par le rapport à l'autre. Ce n'est pas mon « moi » qui est la mesure de toute chose, car celui-ci est par essence un rapport avec le « toi ». Sur ce thème, nous pouvons nous laisser éclairer par un des plus grands penseurs contemporains, mort il y a quelques années, le juif Emmanuel Levinas. Au lieu du relativisme, nous devons redécouvrir la relation, le rapport. Le commandement de Jésus a pour objet une relation, un rapport : « Aimez-vous... ». Puisque le terrain est désormais déblayé des absolus idéologiques, le moment est venu de choisir l'amour. La vérité chrétienne ne peut pas s'allier à des formes de pouvoir violentes, elle ne peut pas faire une place à des fanatismes, intégrismes ou fondamentalismes déviés. Cette vérité ne doit donc faire peur à personne, car elle se révèle de façon éminente en la personne du Fils crucifié qui accepte de vivre même l'abandon par amour pour son prochain. La vérité de Jésus coïncide avec le don de sa vie pour tous les hommes, elle coïncide avec l'amour. Et personne n'a peur de quelqu'un qui lui donne sa vie.

Jésus meurt en croix par amour pour le Père. Il est impressionnant de voir que le centurion qui se trouve au pied de la croix comprend que Jésus est le Fils au moment de l'abandon, lorsqu'il expire. Jésus vit sa liberté comme un don absolu au Père, parce que l'être de Dieu est ainsi fait, et que c'est ainsi que Dieu vit : Dieu est Trinité, rapport d'Amour

dans lequel chaque personne est un don sans réserve à l'autre. L'Abandon du Christ en croix vécu par amour nous révèle qu'en soi, Dieu est don, amour. Le Fils décide librement de vivre pour le Père, parce que c'est ainsi qu'il peut être vraiment lui-même, qu'il peut être « fils ». Dieu est une vérité dialogique, interpersonnelle, et pas un être solitaire, statique, immobile. En Dieu, il y a un pluralisme, une diversité qui engendre l'unité. Le dogme trinitaire affirme que Dieu est une unique nature (*ousia*) en trois personnes (*ipostasi*). L'amour trinitaire est le lieu de la réalisation des diversités, de la liberté de chaque personne, de la richesse plurielle du réel.

Nous devons demander le don d'avoir des yeux pour reconnaître la présence de Jésus Crucifié et Abandonné. Sur la croix, le Fils partage les larmes et l'obscurité de l'humanité, et il assume en lui la douleur et la ténèbre jusqu'au don de sa vie. Le Fils a rejoint l'humanité là où elle est. Si l'Europe a cédé à la tentation de s'éloigner de Dieu, le Fils n'a pas abandonné l'Europe, mais l'a rejointe au cœur de cet abîme. Sur la croix, il a fait l'expérience de l'abandon du Père, pour pouvoir prendre sur lui l'abandon que vit l'homme européen. Le Christ a déjà donné sa vie pour notre Europe. Avoir les yeux du Crucifié signifie reconnaître sa présence « crucifiée » dans toutes les douleurs, les nuits et les trahisons que nous vivons. Il est présent dans la sécularisation et dans le relativisme, où il accomplit une œuvre de conversion de notre manière d'agir et de penser qui apportera sa nouveauté. Dans cette nuit obscure historique, Dieu n'est pas absent, mais présent et crucifié.

Je me souviens d'une autre expérience : avant de devenir le secrétaire du Conseil des Conférences Épiscopales d'Europe, je travaillais dans mon diocèse et j'avais demandé à mon évêque – j'enseignais la philosophie – d'aller habiter avec deux confrères et un prêtre atteint de sclérose en plaques. C'était un grand sportif, nous allions ensemble faire des randonnées en montagne, mais depuis 15 ans, la maladie était en train de le

paralyser progressivement. Je me souviens qu'un jour Don Gianni m'a dit : « Je veux faire une collection de hiboux, ces oiseaux de nuit, car j'ai lu chez un Père de l'Église que leurs yeux sont tellement grands qu'ils arrivent à voir même la nuit ». Maintenant il a deux mille hiboux : la nouvelle s'est répandue, et tous ceux qui voyageaient partout dans le monde, comme je le fais moi-même, revenaient avec un hiboux artisanal. Avoir des yeux pour voir même la nuit, pour découvrir que la nuit a des couleurs, des étoiles. De jour, nous ne voyons pas les étoiles, mais si, quand il fait nuit, nous avons le courage et la force de lever les yeux, nous les apercevons. C'est aussi un symbole du Christ crucifié : il est celui qui s'est fait nuit, obscurité, pour nous donner la possibilité de voir les étoiles, même dans la souffrance et l'abandon.

Pour entrevoir un chemin, mettons-nous à l'école du Christ en croix. Nous sommes invités à suivre ses pas.

Le premier pas est d'avoir le courage de suivre Jésus là-bas, hors des murs, jusqu'à son cri d'abandon, là où même le ciel et la terre paraissent séparés. On ne peut pas regarder les problèmes, les blessures, les non réconciliations en restant à l'extérieur, comme des spectateurs ou des arbitres ; il faut entrer dans les divisions, dans les échecs, pour les « comprendre » à fond.

Ce Dieu entré dans les blessures devient lui-même séparation et blessure. Le Christ accueille en lui la blessure, l'absorbe, et ce faisant, la neutralise. Quand un conflit explose, généralement, chacun des opposants transmet le conflit à l'autre et lui en attribue la responsabilité. Le Christ en croix n'a pas cherché de coupable, mais a pris sur lui la division. Il n'a pas cherché une solution devant la justice légale. Le conflit ne s'interrompt que lorsqu'un des opposants cesse de le transmettre à l'autre sans chercher un coupable, l'absorbe en lui et rétablit l'unité à travers le pardon.

En assumant en lui la séparation et la blessure, le Crucifié est devenu lui-même un espace immense, ouvert, capable d'accueillir tous les hommes, et en particulier ceux qui portent une croix dans la vie et ceux qui sont loin de Dieu. Tout homme, du fait qu'il n'est pas à l'abri de la douleur et des effets du mal, appartient déjà au Crucifié. Et ceux qui, à la suite du Christ, prennent sur eux les fractures, deviennent un lieu d'accueil sans réserve. Nous sommes appelés à devenir cette demeure accueillante sans frontière.

Et voici enfin le dernier pas qui nous est indiqué par le Crucifié : la violence, l'injustice, n'ont pas réussi à lui voler sa vie, parce que cette vie, Jésus l'avait donnée par pur amour, et on ne peut pas voler ce qui a déjà été donné. Le Christ nous révèle que le sens de la vie, c'est de la donner. Le grain de blé dans l'épi est une belle réalité, mais s'il ne meurt pas, il reste seul. S'il meurt (s'il donne la vie par amour), il porte du fruit, et la communion peut naître.

Le Christ Ressuscité

Jésus Ressuscité nous dit qu'il est la vérité, que ce qu'il a dit avant de mourir est vrai, et que rien ne finit avec la mort.

1. Le Ressuscité apparaît d'abord à deux femmes venues au tombeau de bon matin, en se demandant comment faire pour rouler la grosse pierre. En arrivant au tombeau, elles le trouvent vide. La première question est : « Où est-il ? ». Elles cherchent le cadavre. Elles ne se demandent pas s'il est vivant, même si elles ont vu la pierre déplacée, le tombeau vide, les linges pliés, et ce personnage qui est en fait un ange. L'ange demande : « Qui cherchez-vous ? », comme pour dire : « Qui attendez-vous, quelle est la grande interrogation de votre vie ? ». Si vous cherchez le Crucifié, il n'est pas ici. La mort n'a pas réussi à lui voler la vie. Si vous voulez le rencontrer, ne restez pas près

du tombeau, mais allez en Galilée : allez là où il y a de la vie, là où se trouvent les hommes, avec leurs problèmes. Jésus lui-même l'avait annoncé : « Je vous précéderai en Galilée » : c'est cela, la lumière ! Jésus nous précède toujours, il est déjà là où nous sommes appelés à aller, et tout ce que nous devons faire, c'est le servir.

2. Le Ressuscité se manifeste à ses disciples, aux Onze (cf. Jean 21). Les apôtres sont au bord du lac de Tibériade, désorientés. Pierre suggère qu'ils reprennent leur ancienne vie de pêcheurs. Et il les emmène au large. C'est la nuit, et ils ne prennent rien. Lorsque l'aube se lève, ils aperçoivent sur la rive Jésus, le maître. Jésus les accueille de façon très concrète et familière, en préparant pour eux un repas – qui est en réalité le repas eucharistique. Notre tentation d'aller pêcher pour notre compte est grande, mais soudain, nous nous apercevons que la nuit est tombée, et qu'à l'aube nous devons revenir au Ressuscité, à la rive où il nous attend.

Les rencontres avec le Ressuscité font le plus souvent de passer ceux qui les vivent de l'inquiétude à la paix, de l'incrédulité à la confiance ; toutes sont marquées par un doute qui, une fois dissipé, les ouvre à la foi.

3. Le Ressuscité fonde l'Église, impose les mains sur ses disciples, donne l'Esprit Saint à Pierre, et lui demande : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que ceux-ci ? » (Jn 21,15). Il invite ses disciples à proclamer l'Évangile et à baptiser au nom de la Trinité.

4. Un autre message du Ressuscité est : « La paix soit avec vous ! ». Ce n'est pas une annonce théorique de paix. En réalité, il dit : « La paix soit avec vous, je suis la paix et je suis avec vous ». Donc : « La paix est là, pour votre cœur, pour votre peuple ».

5. Le Ressuscité promet solennellement qu'il sera avec nous dans les siècles, jusqu'à la fin des temps, jusqu'à l'accomplissement de l'histoire.

Nous devons demander le don d'avoir des yeux pour reconnaître la présence de Jésus Ressuscité. Le Ressuscité a promis qu'il « sera avec nous tous les jours jusqu'à la fin du monde » (Mt 28,20). Avoir les yeux du Ressuscité signifie déceler sa présence et son œuvre en Europe, partout où sa Parole est proclamée, où l'Eucharistie est célébrée, où deux ou trois personnes se réunissent en son nom (Mt 18,20) – autrement dit, où elles sont disposées à vivre la charité mutuelle, lieu de sa présence –, où des hommes vivent l'amour en luttant pour la justice, la solidarité, la paix, le pardon, la réconciliation... Le Ressuscité est la vérité chrétienne. Le Ressuscité est le contenu du vrai, du beau, du bon que le cœur humain attend.

Le Ressuscité est le *verum*, le *bonum*, le *pulchrum* et l'*unum* que l'humanité cherche et attend.





IV.

QUEL DIALOGUE EST POSSIBLE ?

La présence du Christ ressuscité parmi nous réalise pleinement la réalité du dialogue. Le moment est venu maintenant d'approfondir cette réalité.

Pourquoi le dialogue

1. Le dialogue est nécessaire avant tout pour la question de la paix et de la cohabitation entre les peuples. Les événements historiques auxquels nous assistons et dont nous avons parlé précédemment – du 11 septembre 2001 à New York, à la crise interminable en Iraq, à la tragédie du Darfour, au tsunami en Asie du Sud à la fin de 2004, aux attentats de Londres du 7 juillet 2005, aux caricatures contre l'islam et aux réactions violentes au début de 2006, à la faim qui touche des peuples entiers – nous montrent que nous avons plus que jamais la grave responsabilité de trouver des chemins de rencontre et de dialogue.

2. Le processus d'unification en cours en Europe n'est pas envisageable sans un nouveau dialogue, notamment entre les religions, les Églises et les communautés ecclésiales.

3. Une autre interrogation très sérieuse interpelle aussi les Églises et demande un dialogue : celle sur le sens de la vie et de l'histoire. Comment pourrions-nous répondre à la demande

de sens de tant d'hommes si, comme chrétiens et comme hommes de religion, nous sommes incapables de dialoguer entre nous, et si nous sommes même parfois en conflit ?

4. Plus radicalement encore : les Églises et les religions ne sont pas crédibles dans leur annonce et dans leur témoignage de Dieu (de l'évangile) si elles se montrent incapables de dialoguer. Il arrive même qu'elles favorisent la manipulation du nom de Dieu pour couvrir des violences et des injustices. Pour les hommes de religion, il est très douloureux de constater que l'opinion publique associe souvent le mot religion avec le mot violence.

5. Et enfin les chrétiens ne doivent jamais oublier que Jésus Christ nous a révélé un Dieu qui est Amour/dialogue, qu'il a créé une unique Église, qu'il a créé l'unique famille universelle des enfants de Dieu. Le Concile Vatican II (*Unitatis Redintegratio, Nostra Aetate...*) et nombre de documents du magistère catholique qui font autorité tels que *Ut Unum Sint* (1995), *Novo millennio Ineunte* (2001) ou *Ecclesia in Europa* (2003) montrent que l'Église s'est engagée de façon irréversible sur le chemin de la rencontre et du dialogue.

Ce que le dialogue n'est pas

Une autre chose utile serait de dissiper la confusion qui règne, en indiquant clairement ce que le dialogue n'est pas.

Le dialogue n'est pas l'esprit tactique qui s'est déjà fait une opinion sur la position de l'autre, et qui sait où il veut le conduire. Il n'est pas la simple tolérance, idéalisée par la culture laïque, illuministe, rationnelle. Que signifie « tolérer » la position de l'autre si je la juge vraie ? On ne « tolère » pas une position vraie, on y adhère ! Et quel ami serais-je si je tolérais la position de l'autre en considérant qu'elle est

erronée ? On ne laisse pas tomber son ami dans un précipice, on fait tout pour le sauver ! Les rapports qui s'établissent sous le signe de la tolérance n'affrontent pas la question véridique, pourtant décisive. Le dialogue n'est pas non plus un compromis : si, pour me mettre d'accord avec l'autre, je dois sacrifier ou relativiser la vérité (ou une partie de celle-ci) et arriver à l'uniformité, au syncrétisme ou à un nivellement qui ne préserve pas la vérité tout entière, l'identité de chacun, les différences et les libertés individuelles, j'emprunte un chemin qui est violent. Et encore : il ne suffit pas de donner à chacun ce qui lui revient ; même les cannibales s'accordent pour partager la proie, en évitant de se déchirer entre eux !

Pour une compréhension « chrétienne » du dialogue

Pour comprendre le dialogue à la lumière de la révélation chrétienne, nous devons regarder très haut, vers la vie trinitaire de Dieu, telle qu'elle nous est révélée de façon éminente dans la Pâque du Christ. Le Christ vit ainsi parce que Dieu vit ainsi et est ainsi. Dieu est Amour, c'est-à-dire don de soi mutuel total, ou dialogue. Le Père est un don au Fils, et le Fils est un don sans réserve au Père. Ce don de soi mutuel engendre l'Esprit Saint, vraie troisième personne, vrai « bien commun », capable de garantir la diversité et la liberté du Père et du Fils, tout en réalisant leur pleine unité. La vie de Dieu est une génération continue de transcendance, de nouveauté. Dieu est à la fois vérité et amour, identité et dialogue, être et relation, unité et diversité, liberté et vérité, car il est un « être » trinitaire en qui la diversité entre le Père et le Fils est vécue totalement comme don.

La première condition pour entrer en dialogue est d'avoir conscience de son identité. Un fait nouveau que nous avons constaté ces derniers temps sur la scène du dialogue interreligieux et œcuménique, y compris en Europe, est

précisément l'exigence de clarifier, de préserver et de défendre l'identité et la vérité de sa religion et de son Église. Cette exigence vise à parer au risque des dérives relativistes ou des positions trop iréniques : le vrai dialogue n'est possible que si chacun est conscient de l'identité de l'autre, et si le problème véridatif est abordé. Cette ferme volonté de défendre son identité peut aussi receler le risque de se retrancher dans une forteresse isolée et autosuffisante, en jetant une ombre sur le dialogue, et même sur l'amour. Comment concilier sans les opposer les identités et le dialogue, la vérité et le dialogue, la vérité et l'amour ? Comment concilier la tâche de l'évangélisation, de la missionarierité, et la réalité du dialogue ? Comment concilier la foi en Jésus, unique Sauveur, et la volonté salvifique universelle de Dieu ? Comment concilier la singularité absolue de Jésus de Nazareth et l'existence des diverses religions ? Toutes ces questions sont examinées de façon approfondie par *Dominus Iesus*.

La deuxième condition pour entrer en dialogue est de partir à la découverte de l'autre. Sur ce point je me référerai brièvement à Emmanuel Levinas, un penseur juif rescapé du camp de concentration d'Auschwitz, mort récemment. J'ai eu l'occasion de le rencontrer quelquefois et j'ai lu ses oeuvres. Levinas « pense » après Auschwitz, en se demandant s'il encore possible de penser après cet enfer. Auschwitz est l'aboutissement d'un certain type de pensée occidentale. Si nous ne voulons pas retomber dans un précipice comme celui-là, nous devons changer notre façon de penser, apprendre à penser autrement. Ce qui a conduit aux camps de concentration, c'est la pensée « egologique », centrée unilatéralement sur l'ego (le moi). Le moi n'accepte pas de sortir de lui-même, et cherche à englober l'autre en lui. Auschwitz serait l'extrême conséquence de ce moi (un Führer, une race, une idéologie...) qui cherche à phagocyter l'autre. Si l'autre n'accepte pas d'être assimilé à ce moi, il sera éliminé, y

compris de façon violente. Il faut donc sortir de l'égologie et trouver une nouvelle voie. L'égologie est bien représentée par le mythe d'Ulysse, qui quitte Ithaque, son île, pour parcourir les mers, et qui à la fin revient à Ithaque : parti du moi, il revient au moi en englobant le monde en lui. Tout autre est l'Abraham du récit biblique. Abraham part, lui aussi, mais c'est pour se diriger vers un pays qui est autre et qu'il ne connaît pas, sans retour au moi. Pour Levinas, ce pays mystérieux et inconnu est l'autre, « quelqu'un que tu ne connais pas ». Dans la nouvelle pensée, la souveraineté du moi doit faire place à celle de l'autre. Levinas a écrit de très belles pages sur l'autre : l'autre apparaît d'emblée dans la splendeur de son visage, sur lequel se lisent à la fois sa grandeur et sa pauvreté ; ce visage nous dit que l'autre est original, unique. Celui qui tue l'autre, se tue lui-même, car son moi est fondé par l'autre : loin de fonder l'autre, son moi reçoit la vie de lui. C'est facile à comprendre : personne ne naît de lui-même, personne ne décide de naître ; ce sont les autres qui lui donnent la vie. L'autre est constitutif. Pour comprendre qui je suis, je dois savoir que l'autre existe, et si je suis un fils, cela veut dire qu'il y a des parents qui m'ont mis au monde. J'ai entendu de la bouche de Levinas un commentaire sur le passage biblique où Jacob apprend que son frère Esaü – à qui il a pris par la ruse son aînesse – vient à sa rencontre avec quatre cents hommes armés. Le texte dit que Jacob est pris de peur et d'angoisse en apprenant la nouvelle que des hommes armés se dirigent vers lui. Levinas se demande : pourquoi la Bible dit-elle que Jacob est saisi de peur et d'angoisse ? La philosophie existentielle distingue nettement la peur de l'angoisse. La peur est toujours peur de quelque chose de défini : la peur a un objet identifiable : un lion, une personne, une circonstance... En revanche, l'angoisse est une peur sans objet : c'est la peur du néant, la conscience de pouvoir être englouti par le néant. Pourquoi Jacob connaît-il la peur et l'angoisse ? Il a peur parce

qu'il sait qu'il peut être tué dans la bataille : il a peur de mourir. Mais il est angoissé à l'idée qu'il pourrait tuer son frère dans le combat. Il a peur d'être tué, mais il est angoissé par l'éventualité de tuer son frère, car cela équivaldrait à tomber dans le néant. L'autre est constitutif du moi. L'idée du moi, la forteresse du moi, doit donc céder la place à l'autre, au visage de l'autre : l'autre est mon partenaire, l'autre me constitue ; jouer avec l'autre est ma grande opportunité.

Enfin, le dialogue ne peut se réaliser que dans la réciprocité. Dans le mot grec *dia-logos*, *dia* indique la distinction, la différence, la séparation : la distinction est nécessaire à tout vrai dialogue : il ne faut donc pas avoir peur des différences, qui peuvent apparaître à tous les niveaux. Mais dans le *dia-logos*, les différences ne se changent pas en conflit : le rapport entre les deux interlocuteurs devient le lieu où se manifeste le *logos*. Ce *logos* est un discours nouveau, un rapport, mais c'est aussi, en dernière analyse, comme l'affirme le prologue de Jean, le Fils de Dieu qui s'est fait chair. Le *Logos* est le Ressuscité qui « demeure » parmi nous. Le *dia-logos* devient alors un événement « ontologique », le lieu où se manifeste la vérité. Il me semble particulièrement urgent de dépasser le dualisme entre vérité et dialogue, pour ne pas risquer de tomber dans une position intégriste au nom de la vérité, ou dans une position relativiste au nom du dialogue. Une page de l'évangile nous décrit ce dialogue véridatif de façon exemplaire : celle des disciples d'Emmaüs (Lc 24). Deux hommes cheminent vers Emmaüs. Malgré leur déception, ils ont eu le courage de rester ensemble. Leur questionnement porte sur la mort : on l'a crucifié, tout est fini, et nous qui avions une si grande espérance ! Leurs visages sont tristes, et il n'y a rien qui puisse les aider à surmonter leur tristesse. À la fin, ils sont « désespérés » : ils avaient cru, ils avaient espéré, mais maintenant ils sont sans espoir. Soudain, une nouveauté se produit : une troisième personne se met à marcher avec eux

en commentant la Parole de Dieu (*diermeneusen*), et les invite à partager un repas. Cette troisième personne leur fait comprendre ce qui s'est passé : il ne suffit pas d'être de bons théologiens ! Quand le troisième, c'est-à-dire la vérité, Dieu lui-même, se met à marcher avec eux et « fait de la théologie », tout s'éclaire. Ces deux hommes rentrent dans leur communauté et découvrent l'Église. Entre eux, il y a eu un dialogue, un *dia-logos*. Le *dia* entre eux deux est le lieu où le Logos a parlé. Ils ont vécu une expérience de vérité, et cette vérité coïncide avec l'amour. C'est ce qu'ils raconteront aux autres !

Je voudrais encore développer la thèse du dialogue que j'ai tenté d'exposer, en faisant appel cette fois à la catégorie du jeu. Au fond, le dialogue ressemble beaucoup à un jeu. Pour pouvoir jouer – je pense par exemple aux échecs, à une partie de foot ou à n'importe quel autre jeu – que faut-il ? Il faut d'abord avoir envie de jouer, et être libre de le faire. Si l'un des joueurs n'est pas libre, mais obligé de jouer, ce n'est plus un jeu. La notion chrétienne de liberté est donc fondamentale. Deuxièmement : il faut savoir jouer. Il faut avoir une identité. Si on ne sait pas jouer aux échecs, on peut avoir envie de jouer, mais ce n'est pas possible. Il faut donc apprendre, et mieux on sait jouer, plus le jeu se déroule à un niveau élevé et intéressant. Mais ce n'est pas encore suffisant. Un autre élément décisif pour que le jeu puisse avoir lieu est la présence de l'autre. On ne peut pas jouer tout seul. Même si aujourd'hui l'« autre » est souvent un ordinateur ! À l'autre qui joue avec moi s'appliquent les mêmes critères que ceux qui valent pour moi, autrement dit, il doit être libre de jouer et il doit savoir jouer. Si l'autre est obligé de jouer, ce n'est pas un beau jeu, et s'il ne sait pas jouer il faut d'abord lui apprendre le jeu. Sur ce point, nous devons être particulièrement attentifs, car il se peut que l'autre sache jouer autrement que moi, qu'il ait un style et des règles que je dois apprendre. Ce n'est que lorsque les deux

joueurs sont vraiment au même niveau que le jeu devient intéressant et amusant. Encore un dernier point : à la fin, nous découvrons que nous n'avons pas inventé le jeu, et que celui-ci existait déjà. Si nous décidons librement de jouer ensemble, le jeu a lieu pour nous, autrement dit, c'est nous qui devenons le lieu où se déroule un jeu qui existait déjà. Nous sommes pris dans un jeu plus grand que nous : c'est le « jeu » de la vérité, de la présence du Ressuscité parmi nous !

La vie consacrée, laboratoire du dialogue et de l'amour

1. Le dialogue et l'amour font de tous les peuples, cultures, ethnies, une seule famille... La famille universelle des croyants est la catholicité. Dans son sens le plus large, la catholicité est la possibilité de réaliser la communion universelle, l'unité sans aucune frontière dans laquelle les différences ne sont pas effacées, mais se réalisent dans leur identité. Catholicité veut dire universalité. Il est urgent d'approfondir cette appartenance à la famille universelle du christianisme, pour corriger les dérives nationalistes et répondre aux défis de la mondialisation et de la paix.

2. Le dialogue et l'amour sont le vrai moteur du parcours œcuménique. S'il est vrai qu'il n'existe pas aujourd'hui entre les Églises et les communautés ecclésiales un partage de foi suffisant pour pouvoir célébrer l'Eucharistie ensemble, rien n'empêche de vivre ensemble l'évangile, la charité, la collaboration, la solidarité, en faisant une place à la présence du Ressuscité parmi nous. Malgré les situations difficiles que nous connaissons tous, nous voyons que le Ressuscité est à l'œuvre. L'œcuménisme est sorti des structures institutionnelles, des universités, du cercle restreint des pionniers, et est devenu pour un grand nombre de chrétiens d'Europe une exigence, un fait « normal ». Cela montre que

nous sommes entrés dans une nouvelle étape du parcours de réconciliation. Après avoir exporté ses divisions dans le monde, l'Europe a maintenant la responsabilité d'exporter la réconciliation retrouvée.

3. Le dialogue et l'amour sont capables de faire en sorte que les religions se rencontrent. Ce thème est exploré depuis des décennies dans l'Église, mais la nouveauté, c'est que désormais il l'est aussi par les hommes politiques, les gouvernements, la société civile. Cela peut avoir des aspects positifs, mais le risque est que les religions se trouvent obligées de dialoguer selon des critères politiques, étrangers au fait religieux. Il faut donc que l'Église reprenne ce dialogue en main à la lumière de sa longue expérience. Pour pouvoir le faire sans équivoque et sans superficialité dangereuse, un approfondissement est nécessaire. Lorsque la connaissance mutuelle, l'estime, la collaboration, l'identité de chacun et la charité sont approfondies entre personnes de religions différentes, le Ressuscité peut agir.

4. Malgré tous les sentiers interrompus, perdus ou même déviés qu'elle a suivis, l'Europe a produit énormément dans le domaine de la culture, de la pensée, des sciences et de l'art. L'Europe a été un lieu où la culture a été renouvelée par le christianisme. En Europe, il y a beaucoup d'idées folles, mais il y a des idées ! Nous avons la responsabilité de remettre ces idées en ordre, en retrouvant leur unité et leur sens. La vie consacrée peut inspirer la grande œuvre éducative et culturelle qui consiste à redonner un ordre aux idées de l'Europe.

5. Si la charité vécue est le lieu où le Ressuscité dresse sa tente parmi nous, le ciel reste bleu et ouvert sur nos pays, nos familles et nos vies. Le Ressuscité nous dit que l'éternité et le paradis existent, et que la vie doit être considérée dans la perspective de l'éternité et pas seulement dans celle des années

que nous passons sur cette terre. Le paradis est notre vraie demeure. Cette perspective d'éternité jette une lumière nouvelle sur toute notre vie et sur notre service.

La veille des funérailles de Jean-Paul II, me trouvant déjà à Rome, je suis allé au Vatican pour voir si je pouvais aller prier devant le cercueil du pape. Je me trouvais devant la porte Sainte-Anne quand une jeune fille noire est venue vers moi en me disant : « Emmène-moi voir le pape ! ». J'ai souri et je lui ai répondu : « Il y a près de deux millions de personnes qui voudraient voir le pape, et je ne pourrai probablement pas entrer, moi non plus ». Elle a insisté : « J'aime beaucoup le pape, je voudrais le voir, et je ne peux plus faire la queue. Vous pouvez me faire entrer ! ». J'ai été surpris par sa naïveté et par sa « foi » en moi ! Je leur ai dit, à elle et à son amie, de me suivre. Nous avons pu entrer dans la basilique en franchissant les contrôles des Gardes Suisses. À la fin, elles m'ont remercié avec émotion. Je leur ai dit : « Peut-être ne nous rencontrerons-nous plus sur cette terre, mais nous pouvons nous donner rendez-vous au paradis ». Elles m'ont regardé avec surprise et joie et m'ont répondu : « Alors, au revoir au paradis. Vous, vous irez certainement au paradis à cause du cadeau que vous nous avez fait ». Le paradis est l'accomplissement de l'expérience du vrai, du beau et du bon que nous vivons déjà sur terre.

6. Dans une prière qu'elle a écrite, Chiara Lubich se demande devant le tabernacle : « Mon Dieu, toi qui as trouvé le moyen de nous laisser ton fils dans la Parole et dans l'Eucharistie, pourquoi n'as-tu pas trouvé aussi le moyen de nous laisser Marie ? J'ai eu l'impression qu'une voix provenant du tabernacle me disait : Si je n'ai pas voulu la laisser, c'est parce que je veux la voir en toi. Tu seras la mère de l'humanité, tu poursuivras l'œuvre de Marie sur terre ». Ces mots s'adressent tout particulièrement aux personnes consacrées du monde

entier. Marie n'est pas présente physiquement sur terre, mais Dieu regarde les personnes consacrées et dit : « Je veux la voir en vous ».

« Jésus voyant sa mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : 'Femme, voici ton fils'. Puis il dit au disciple : 'Voici ta mère'. Et à partir de cette heure-là, le disciple la prit chez lui » (Jn 19). Par ces derniers mots, Jésus en croix confie son disciple à Marie, et Marie à son disciple. Même si nous oublions parfois de prendre Marie « chez nous », nous pouvons être certains que Marie n'oublie pas de nous prendre chez elle. Ce « Femme, voici ton fils » est pour Marie quelque chose de très sérieux.

Marie est la femme disciple, la femme de foi, la croyante, celle qui, plus que tout autre, a vécu Dieu comme vérité, bonté et beauté.

Je souhaite à chacune de vous d'être, comme Marie, des mères capables créer des laboratoires de paradis, pour amener au Père la petite portion de monde qui vous a été confiée.





CONCLUSIONS

L'Assistant Ecclésiastique du Conseil de la Fédération

Le titre de notre congrès était : Ouvertes à la mondialisation

- Un Institut séculier est appelé à vivre dans l'espace et dans le temps qui lui sont donnés, comme un espace et un temps de grâce. Chacun vit son histoire de salut dans son temps et son espace. Assumons donc un comportement positif envers notre temps et notre espace dans lequel le Seigneur nous a mis pour y vivre.

- La proposition de Mgr Giordano a eu comme objet principalement l'Europe, mais l'Europe n'est pas le monde entier, en effet, aujourd'hui, le monde entier (races, cultures, langues et religions) donnent sur l'Europe.

- En écoutant l'ensemble des problèmes nous avons découvert que la diversité et le pluralisme touchent tous les milieux : groupes humains, langues, pensée et religiosité. Nous nous trouvons à vivre dans cette mondialisation qui touche tous les aspects de la vie humaine. Ces aspects aujourd'hui cohabitent aussi ici chez nous et nous vivons au croisement de ce pluralisme.

- Le conférencier a placé au centre de cette réalité le message évangélique du Christ crucifié et ressuscité comme critère de compréhension des souffrances, des problèmes, des fatigues, des rencontres et aussi des affrontements qui caractérisent le pluralisme actuel. Nous faisons référence au Logos-Verbum-Parole qui est le Christ-Vérité visible et il est nécessaire de redécouvrir toujours plus l'identité de notre foi qui est l'identifié du visage du Christ pour pouvoir la confronter au pluralisme de la culture d'aujourd'hui et la proposer de manière sûre et

sereine comme rencontre personnelle et configuration à une Personne qui est le Christ.

- L'instrument que ce matin le conférencier nous a présenté pour affronter le pluralisme, avec la conscience sereine de notre identité, c'est le dialogue. Et nous pourrions nous laisser avec cette pensée que don Aldo nous a donnée. Nous disons qu'il est possible de s'aimer, de rester ensemble même si nous sommes divers. Aujourd'hui nous devrions avoir compris qu'il est possible de croire et de mûrir justement parce qu'existe la diversité. Le dialogue avec une personne différente nous donne donc la chance d'une maturation constructive.

- Nous pourrions alors nous laisser en gardant présentes les deux figures dont nous a parlé don Aldo en faisant référence à la pensée de Emmanuel Levinas, qui représentent deux modalités diverses d'entrer en rapport avec la diversité: Ulysse et Abraham. Interpréter Ulysse veut dire tenter toujours de ramener les autres à nous. Notre dialogue devient alors une manière de chercher à convaincre l'autre d'être comme nous, à faire comme nous, à penser comme nous. Imiter Abraham, au contraire, signifie sortir de nous-mêmes pour voir et rencontrer la diversité culturelle, religieuse, de pensée, d'éducation, de tradition et cette rencontre nous stimule à croître et à mûrir: Pars de ton pays, de ta famille et de la maison de ton père, vers le pays que je te ferai voir.

- Retournons maintenant chez nous plus conscients qu'il y a de grands problèmes même si nous retournons vivre dans notre petit monde. Cependant, justement notre petit monde quotidien a quelque chose à faire avec ces grands problèmes et les grandes idées peuvent devenir réelles à travers les petites actions avec lesquelles nous construisons un monde différent et ainsi peut-être pouvons-nous apprendre une manière nouvelle de rester dans le monde. Dans ce qui nous a été proposé nous devons trouver des idées pour être facteurs de la nouvelle évangélisation qui demande des attitudes nouvelles adaptées

aux situations nouvelles que nous sommes appelées à vivre. Là où il y a diversité, il y a de l'espace pour la conversion, pour la croissance, pour le renouvellement. Et nous devons être contents, parce que pour tous il y a de l'espace et du temps pour se convertir et se renouveler en construisant des rapports nouveaux, évangéliques envers tous.

Don Adriano Tessarollo

La Présidente de la Fédération

Je disais dans mon salut initial que nous étions ici durant le 50^e de la Fédération pour nous souvenir et pour regarder en avant.

Il me semble maintenant de pouvoir dire que notre Congrès a été beau, on y a respiré la fraternité dans un climat sereln. Nous avons expérimenté la présence parmi nous du Ressuscité, le "Comune Amatore" qui nous rassemble chaque fois comme une famille autour de la Mère sainte Angèle. Nous avons été enrichies par les réflexions que nous a offertes, avec participation et compétence, Mgr Aldo Giordano !

Je suis certaine, qu'une fois retournées à la maison, nous en ferons l'occasion de futures réflexions et d'approfondissement dans nos Compagnies, en désirant être ces laboratoires de dialogue que Mgr Giordano nous a indiqués. Merci, donc, à toutes et à chacune: votre présence a enrichi ce congrès !

Un merci tout spécial à Mgr Giordano à qui nous promettons notre accompagnement dans la prière;

Un merci sincère à don Adrien pour sa précieuse présence de véritable Assistant !

Et toutes nous nous laissons accompagner, soutenir et consoler, durant notre retour à la maison, par la parole de notre sainte Mère et Fondatrice: *Tenez pour certain que cette Règle a été directement plantée par sa sainte main, et qu'il n'abandonnera jamais cette Compagnie tant que le monde durera... Je sais ce que je dis.*

Maria Razza

FETE DU 50^{ème} DE LA FEDERATION : ...QUELQUES PHOTOS ...D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

HIER



La preparazione: Brescia luglio 1951
Primo convegno delle Superiore



DECRETO

"Vetus et Praeclarum
institutum"
che costituisce e approva
la Federazione delle
Compagnie
delle Figlie di S. Angela Merici
come Istituto Secolare
di diritto pontificio



I primi
incontri...

14 ✓
*Desenzano al Brodardo
9 Luglio 1959*

*Per la prima volta nella storia,
la Superiore delle Compagnie di
S. Angela si riunisce sul luogo della
"visione profetica".*



Castelgandolfo 1966 Udienza di Paolo VI

AUJOUR'HUI





A usage interne